

REVUE SPIRITE

Fondée en 1858
PAR ALLAN-KARDEC

Rédacteur en Chef depuis 1870
P. G. LEYMARIE

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

55e Année. N° 5 1er Mai 1912.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Le naufrage du " Titanic " et la mort de William T. Stead

Qui n'a été hanté ces jours derniers par la vision des multiples drames, tour à tour affreux, héroïques et traversés d'un souffle religieux, indicible et poignant, qui se sont déroulés à bord du *Titanic*, tandis que, petite ville flottante, touchée par la mort, il s'engloutissait lentement avec les deux tiers de sa population dans les eaux glacées, sous un ciel sombre et silencieux, en plein désert de l'océan?

On n'avait jamais vu paquebot plus gigantesque, avec plus admirable équipage, ni mieux muni de tous les raffinements que peut inventer la

science et la civilisation. On le croyait invulnérable. Quelques heures seulement avant qu'il ne sombrât, fièrement on le disait insubmersible. Par le nombre et les classes mêlées de ses passagers, il représentait toute une petite ville, et, par leurs diverses nationalités comme par leur valeur personnelle au triple point de vue matériel, intellectuel et moral, il semblait une réduction en miniature de ce que l'on est convenu d'appeler l'élite de la société. Il y avait là des Anglais, des Américains, des Français, hommes, femmes et enfants, des milliardaires, des millionnaires, de riches représentants de l'industrie et du commerce, de la politique et de l'armée ; il y avait des marins, des ouvriers, des savants, des artistes, des lettrés, des publicistes, et, parmi ceux-ci, notre grand et illustre confrère, le pacifiste éprouvé, connu de tous les Etats civilisés, le spirite éminent et l'on peut même dire le chevalier sans peur et sans reproche de toutes les luttes en faveur du progrès spiritualiste, le fondateur, à Londres, du *bureau de Julia*.

Eh quoi, cet homme qui se prétendait en relations suivies avec les intelligences de l'Au-delà, est mort si misérablement ! Il n'a pas pu prévoir, ou se faire prévenir à temps de la catastrophe qui attendait le *Titanic*, et, sinon empêcher sa perte matérielle, du moins sauver tous ses passagers et tout son équipage...sauf à périr lui-même !

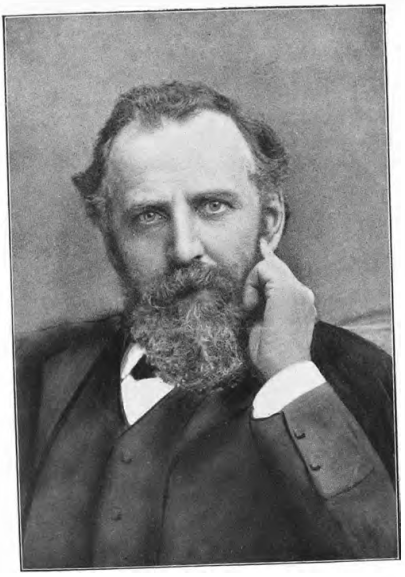
Quelle immense victoire c'eût été pour le spiritisme ! Quelle occasion de le proclamer le plus étonnant progrès du siècle ! la plus éclatante vérité du monde !

Oui, sans doute, s'il ne s'agissait que de répandre la bonne semence pour qu'elle donne des fruits Mais ne sait-on pas combien elle est lente à germer et plus encore à mûrir ? Ne sait-on pas qu'il y a dix-neuf cents ans, à l'heure où le grand Semeur allait expirer sur la croix, ses implacables adversaires lui criaient ironiquement : « Eh bien ! toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même et descends de la croix. » Et les princes des prêtres avec les scribes, se moquant aussi de lui entre eux, disaient : « Il en a sauvé d'autres et il ne peut se sauver lui-même ; que le Christ, le roi d'Israël descende maintenant de la croix afin que nous voyions et que nous croyions... »

Or, ce qui devait sauver le monde, ce n'était pas de voir le Christ descendre vivant de la croix, c'était de l'y voir monter et y mourir.

De même ce qu'il importe aux apôtres du spiritisme c'est de savoir bien mourir après avoir enseigné que la mort n'est que la grande et large porte ouverte sur l'immortalité.

N'a-t-on pas remarqué que parmi les morts les plus en vue du *Titanic* on a cité tout d'abord Stead puis Astor, les plus illustres représentants, l'un de la fortune morale, l'autre de la fortune matérielle ? N'y a-t-il pas là comme un mystérieux enseignement ?



William T. Stead

Grand pacifiste et spiritualiste anglais, fondateur de l'importante Revue trimestrielle, spirite et spiritualiste, Le Borderland, *et créateur, à Londres, du fameux office médianimique,* Le Bureau de Julia, *disparu dans le naufrage du* Titanic, *le 15 avril 1912.*

Qui pourra jamais dire si notre Stead n'a pas aidé par sa seule présence, par sa rationnelle et lumineuse foi et son irrésistible influence morale, un grand nombre de ses compagnons d'infortune à mourir noblement et pieusement ?

Au moment de la catastrophe, on voit se produire des luttes sauvages, d'affreuses scènes de violence; puis soudain un concert d'une harmonie étrange, inattendue éclate. Ce sont d'abord des airs de danses, puis des marches joyeuses, entraînantes, notes empreintes d'un magnétisme mystérieux qui ont le don d'arrêter la panique, et de faire revivre dans les cœurs angoissés, presque pétrifiés de terreur, le sentiment éteint de l'héroïsme et du sacrifice. Cependant le navire commence à s'enfoncer: la musique alors entonne des airs religieux... un vent de résignation souffle et court par tout le pont resté libre... les prières s'élèvent ardentes vers le ciel ; et dans ce temple flottant qui va disparaître et qui devient auguste, — au lieu des hurlements de désespoir, des râles d'agonie, — ceux qui furent dans l'espace les spectateurs invisibles de cette pathétique scène religieuse, purent entendre, avec le murmure étouffé des dernières oraisons, les notes saisissantes de l'hymne grandiose: « Plus près de toi, ô Dieu ! »

Les corps disparaissent dans l'abîme sombre qui rendra ou gardera des cadavres, tandis que, en foule pressée comme en un rêve de Detaille, les âmes apaisées montent vers la lumière. Paix à ces âmes ! Elles ont dû trouver en W. Stead un guide aussi dévoué que sûr. Qui sait si, à leur tour, beaucoup d'entre elles ne seront pas d'ardents missionnaires de la foi spirite?

Oh ! mon Dieu ! oh ! vous, notre Père qui êtes aux Cieux, nous vous en supplions, éclairez ces âmes si rapidement enlevées de notre monde matériel et visible, pour que dans l'autre monde, invisible seulement pour nos regards terrestres, elles se voient elles-mêmes en pleine clarté, en pleine vie, et qu'ainsi que le Christ se fit voir après sa mort à ses disciples, elles se fassent reconnaître à leurs proches et à leurs bien-aimés pour leur donner l'espoir et la consolation, et pour que, sortant bientôt de leur grand trouble, elles viennent nous seconder dans notre grande œuvre de rénovation.

Que les familles qui pleurent reçoivent ici l'hommage de notre profonde et fraternelle sympathie.

Hommage enfin, hommage reconnaissant au glorieux apôtre William Stead qui travailla si noblement à la paix du monde, et qui sut et aussi comprit et enseigna que cette paix ne serait vraiment réalisée qu'éclairée par la lumière du spiritisme. C'est lui qui, il n'y a pas trois ans, dans un appel à la jeunesse intellectuelle de tous les pays, demandait aux étudiants des universités d'user de leur influence sur la société nouvelle et de constituer une ligue formidable pour assurer la paix du monde.

« Nous sommes, disait-il, à un moment critique de l'histoire de la race

humaine. » La solution de la crise dépend des jeunes « qui sont les maîtres de l'avenir ». Et par jeunes, ce sont non seulement les hommes, mais les femmes aussi qu'il faut entendre. « Car la reconnaissance du droit et du devoir de la femme à participer au même titre que l'homme au gouvernement du monde est le premier grand mot du XX^e^ siècle. »

Que chacun se souvienne de ces nobles paroles qui honoreront à jamais la mémoire de leur auteur.

ALGOL.

Extrait d'un ouvrage inédit de P.-G. Leymarie

(*Suite*).

Apostolat, philosophie spirite

1. Nous allons maintenant parler de l'apostolat et dire aussi ce que doit être un philosophe selon le spiritisme.

Le développement d'une idée fait l'histoire d'un siècle. L'encyclopédie fut le résultat d'une phrase de Descartes, acceptée à son apparition par quelques lettrés, elle émotionnait simplement un petit cénacle, l'oubli vient vite pour toute chose ordinaire, l'idée seule substantielle et forte ne meurt pas. « Ne rien recevoir en sa créance, qui ne paraisse clairement et évidemment être vrai », avait dit le père de la *philosophie cartésienne ;* cette phrase devint un principe, les cœurs ardents, les hommes de mouvement en firent un acte de foi qui engendra *l'encyclopédie ;* la *révolution* en fut la conséquence. La *liberté* et *l'égalité*, découlant des principes cartésiens, furent consacrées légalement dans le code.

2. Il y a donc un apostolat autre que celui de ces douze hommes du peuple qui, après la mort de *Jésus*, s'en allaient de par le monde prêcher la parole du maître, entreprenant de changer le courant de la pensée humaine, avec cette force sublime plus forte que les armées; la vérité ne doit-elle pas partout et toujours être la souveraine du monde ?

3. Le prêtre, dans son église actuelle, ressemble peu à ces hommes du moyen âge si ténébreux ; à ces héros de la pensée qui, pour éclairer les hommes et terrasser des préjugés, ne craignaient ni la misère, ni le mépris, ni le gibet. C'est une *sinécure* aujourd'hui, une phase paisible de l'apostolat, protégé par la loi contre la liberté des écrivains ; tous les cultes autorisés ont ce privilège. Dans l'église catholique surtout, le baptême, le catéchisme, la sainte table, le mariage, la mort sont des liens puissants qui rattachent

l'homme au prêtre ; cette protection de la loi est une puissance centuplée par l'usage de la confession auriculaire.

4. Toutes les églises s'appuient sur une tradition et sur un livre sacré : le prêtre *consacré* parle en face et au nom de Dieu, dans une église vouée au culte dont il est le ministre tout-puissant ; il peut causer librement et sous des habits dorés emblèmes d'autres siècles; attaquer impunément, sans blesser la charité, toutes les doctrines adverses : Comment répondre à un être insaisissable sans courir quelque péril, à moins que l'auteur blâmé ne s'entoure de précautions infimes, et ne gaze ses expressions, avec un timide respect qui semble implorer son pardon ; le zèle est chose approuvée chez le prêtre de toutes les confessions, il peut, sous son habit qui trop souvent supplée au talent, parler moins à la raison qu'au cœur et à l'imagination, deux sources avec lesquelles le prédicant domine l'ignorance des foules; la pompe mondaine du culte, dont la grandeur se cache sous de graves et imposantes représentations, vient à leur aide aussi bien que la modeste chapelle de village, dont la nudité du temple parle bien haut à de braves gens convaincus, auditoire qui ne discutant jamais n'exige aucune preuve. La femme surtout dont la nature est rêveuse, aimante, devient la brebis confiante au possible, c'est à elle que s'adresse les discours insinuants et attendris ; par la femme, l'enfant est obtenu, mis en lisière, et le mari vaincu dans sa résistance. L'homme d'église ou du temple entre en maître dans l'intérieur des familles ; le préjugé l'attire au chevet de l'athée, il devient forcément ainsi le consolateur suprême ; certes voilà une étrange phase de l'apostolat.

5. Je préfère l'apostolat scientifique, celui qui, sans intérêt, sans vanité, sans ambition personnelle, persiste sans reculer et sans faiblir jamais ; celui-là répand une vérité dont il a la possession : tel est l'apostolat d'Allan Kardec ; son devoir était bien tracé, il devait enseigner sa doctrine en se consacrant à cette œuvre sans aucune restriction ; il honorait son enseignement en le défendant, en le soutenant, il a su pour ainsi dire se l'identifier, puisqu'il est mort pour la tâche imposée, mort pour le spiritisme. Ce philosophe, si humble, si rude d'aspect, et pourtant si doux et si bon dans le fond, avait comme élément certain de la vérité la droiture du cœur et la noblesse morale, c'était la marque insigne de sa mission, il cherchait en homme et en philosophe.

6. Nous tous, quelle que soit la force ou la faiblesse de notre intelligence, ne devons-nous pas chercher avec passion ; Dieu saura récompenser et féconder nos efforts, s'ils ont pour but la vérité enseignée avec respect, avec la grande crainte d'être détourné de l'objet qui nous fait agir, par ces disputes sur le bien et le vrai, qui n'appartiennent qu'aux sophistes sans véritable croyance. Dieu bénit l'homme qui a pour organe un cœur droit, empreint de l'apostolat philosophique.

7. Un philosophe n'a pas pour mission de s'introduire dans les habitations, pour dominer par de futiles et enfantines craintes ; sans rôle officiel, il ne s'impose jamais aux joies ou aux peines de la famille, et n'a d'autorité autre que celle obtenue par son talent d'exposition ; ses principes couvrent de nombreuses pages ; sait-il seulement si ce laborieux travail sera lu, car les sujets ingrats et surtout difficiles qu'il traite, ne peuvent être acceptés que par les intelligences préparées à cette élite d'idées ; l'injuste déborde des commentaires des autres philosophes, le journalisme n'a pas le temps d'analyser ses idées, et du reste ne cherche pas à s'en donner la peine ; jugé sans appel par le premier ignorant venu, persécuté pour son œuvre, *brûlé jadis*, mais calomnié et dédaigné sottement à notre époque, voilà le lot de l'écrivain philosophe, lu seulement par quelques désœuvrés qui souvent le comprennent peu. Pourtant cet homme, raillé par les lettrés, ignoré de la foule, travaille sans cesse entre la passion d'un côté, et l'erreur qui de l'autre peut se glisser dans ses écrits ; il mène une vie d'étranges épreuves, car il s'agit pour lui d'édifier un système représentant la vérité avec exactitude, d'être clair dans ses expressions, de trouver en un mot les pensées qui puissent satisfaire (et cela est rare) son profond amour pour cette vérité qu'il sent bouillonner cependant dans les entrailles de l'humanité : sentir son cœur s'agrandir, en se rendant compte de l'impuissance d'un seul pour alléger les souffrances sociales, souffrir sans cesse de son isolement, n'est-ce pas un terrible et grandiose supplice ?

8. Heureusement l'histoire est là pour l'affirmer, la persécution c'est l'enseignement : vainement on a brisé les chaînes, fait des autodafés de livres, renversé l'école afin de bâillonner, de tuer la science. La vérité, invincible puissance, résiste à toutes les noires tentatives ; représentée par la philosophie, elle culbute tous les obstacles, elle sème pour l'avenir, afin que les générations futures puissent récolter le bon grain de liberté, cet élément de tout progrès : Avez-vous une doctrine ? répandez-la, que la publicité sans entrave la juge, car la liberté pleine et entière de tout dire, vous fera juger vous-même de la valeur de votre argumentation : il est passé ce temps des discussions métaphysiques, qui ne dépassaient jamais le temple ou l'école ; quand le savant a disputé longtemps avec ses confrères, il s'est parfois dégagé une grande vérité, qui dans les derniers siècles cheminait un temps infini avant d'arriver à son adresse, les entraves s'ajoutaient vainement aux entraves, la vérité arrivait en définitive, à ce peuple qui attendait ce grain de sénevé, le bon condiment de toute nourriture libérale.

9. A l'époque actuelle, la vérité passe assez difficilement pour un paradoxe ; sa marche ne doit plus être sourde, pénible, il faut qu'infailliblement elle aille à son adresse : un nombre de vérités restreintes, quelquefois une seule ont fait le sens commun de tout un siècle ; l'éducation actuelle doit

être composée non seulement de vérités reçues, mais aussi d'un très grand nombre de vérités nouvelles; l'opinion générale s'enrichira bien vite, évidemment elle acquerra un sens commun énorme : les banalités seront impitoyablement rejetées. La virilité et les croyances fortes remplaceront les simulacres surannés, et toutes les servitudes que les préjugés imposent à nos actes publics.

10. L'humanité hérite toujours des lumières énoncées, quand elles sont pour le progrès un appui solide et sûr; l'erreur est emportée par le temps; le philosophe Allan Kardec, l'initiateur, était un homme inconnu, dédaigné; dans *Le livre des esprits, des médiums, Le Ciel et l'enfer*, L'ÉVANGILE *selon le spiritisme et La genèse*, il a déposé de grandes vérités, qui ont, nous l'avons vu, émotionné le monde entier ; il n'avait pas la sotte prétention de n'avoir fait aucune erreur, mais il laissait à ses adeptes le soin de rectifier avec le temps, tout ce qui ne serait plus en concordance avec les découvertes scientifiques; homme consciencieux, il a rempli sa tâche, sa mission supérieure ; son remarquable apostolat psychologique et scientifique, nous laisse de grandes et fécondes vérités; son héritage est glorieux, puisque plusieurs millions d'adeptes l'acceptent avec reconnaissance. Comme tous les grands esprits, n'a-t-il pas dit : « *Au nom de Dieu, soyez justes, aimez-vous les uns les autres.* »

11. Résumons ici nos croyances en quelques mots, les points de doctrine enseignés par le maître, seront pour les spirites et pour moi particulièrement une revue encourageante, une force toute nouvelle pour continuer cet ouvrage, ma tâche n'étant pas encore terminée; pour la mener à bonne fin, j'ai besoin de bien me pénétrer des principes fondamentaux, avec lesquels un partisan de l'erraticité devient l'homme fraternel par excellence, le patriote ardent, le cosmopolite convaincu de l'union intime de toutes les races ; l'être enfin, à qui rien n'est indifférent, fraternité universelle, démocratie, solidarité, parce qu'il a cette conviction sincère et raisonnée que la même et unique loi, le même principe dirige tous les mondes du Cosmos et toutes les humanités qui les composent; pour lui tous les intérêts sont identiques dans le fond tout en semblant dans leur diffusion être en conflit éternel : mais pour qui sait lire dans cette bible divine de la nature, la totalité générale de tous ces effets a pour moteur une seule et même cause.

12. Pour être bien compris, le spiritisme n'exige pas de grands efforts d'imagination ; ce qu'il dit est simple, précis, populaire, facile à saisir. Si le cœur est touché par l'initiation, c'est que cette vérité sait aussi parler à la raison, en lui faisant entrevoir de justes conséquences, en lui présentant dans de nouveaux horizons des lieux connus et bien chers. Ce n'est pas un système incompréhensible, une métaphysique inventée pour quelques esprits d'élite, mais bien plutôt une doctrine connue intuitivement par tous les hommes, et surtout très facile à comprendre puisque deux mots l'expliquent ;

elle s'unit à nos véritables aspirations par des préceptes que peuvent adopter tous les philosophes; en première ligne, faire le bien, c'est-à-dire amour de l'humanité par la connaissance intime de l'amour divin, et remplir consciencieusement son devoir avec une volonté bien éclairée pour accomplir les vues providentielles, telle est la prière et tel est le symbole de la vie spirite. Voici le dogme : des lois générales puissantes et immuables gouvernent le monde; ces lois, créées par un Dieu tout-puissant et immuable lui-même, nous conduisent à l'aide de la réincarnation à la vie de l'erraticité ou spirituelle; cette vie supérieure répare avec une prévoyance infinie les injustices apparentes de la vie terrienne, en remplissant les promesses entrevues dans l'enchaînement prodigieux et éternel de toutes choses. Cette doctrine est donc simple, précise, comme nous l'avons dit, elle se résume en deux mots.

13. Quelques penseurs regardaient comme inadmissibles certains phénomènes incompris; ils ne les admettaient qu'à titre de rêves ou d'hallucinations ; le spiritisme en a donné la clef, en démontrant l'existence du monde spirituel, dans ses rapports avec le monde matériel. De l'action simultanée des éléments spirituels et matériels naissent des phénomènes spéciaux, inexplicables naturellement si l'on fait abstraction de l'un de ces deux principes qui régissent l'univers, absolument comme s'il était fait abstraction de l'hydrogène ou de l'oxygène, pour expliquer la formation de l'eau.

14. Les écritures sont remplies de ces faits : dans les deux camps opposés, les commentateurs n'ont su faire autre chose que tourner dans le même cercle d'idées ; ignorant la loi qui les régit, ils ont considéré séparément les données positives de la science, de celles du principe spirituel ; il était donc impossible d'arriver une rationnelle solution. Si le spiritisme peut seul ramener les esprits à de saines et fortes croyances, à tout ce que naguère on regardait comme des utopies, c'est qu'il donne la solution de ces phénomènes, dans l'action mutuelle des deux éléments, en leur enlevant leur caractère surnaturel. De là les cris dans la chaire scientifique et dans toute l'église: pourtant mieux vaut les admettre comme ressortant simplement et judicieusement des lois de la nature, puisque, à ce titre, leur adoption laisse la base du phénomène intacte, en supprimant l'accessoire burlesque qui chasse les hommes intelligents ; tandis que la base même de tout l'édifice religieux, s'appuyant sur le miracle inexplicable, capricieux comme un Dieu variable, est entraînée par le rejet arrêté, absolu, des preuves spirites cependant si évidentes.

15. Le spiritisme dit tout au grand jour, pour être jugé en connaissance de cause ; il répudie les mystères et toutes les théories secrètes ; s'il incombe à l'activité humaine une part assez grande dans l'élaboration de la doctrine, il n'est pas moins vrai que c'est aux esprits qu'appartient l'initiative des *caractères de la révélation spirite ;* cette révélation étant *la résultante de leur*

enseignement collectif et concordant, n'est pas l'opinion personnelle d'un esprit mais bien la doctrine personnelle des esprits, caractère essentiel qui est la condition même de son existence, par la généralité et la concordance de l'enseignement. Le critérium de la logique qui passe ensuite toutes les opinions émises en n'admettant que leur concordance, refuse toute opinion isolée : pour assurer la force et la perpétuité de cette doctrine, il fallait (et cela est) qu'elle eut des racines partout, et que tout au contraire des systèmes personnels, elle puisât sa source dans un enseignement continuel ; pour changer ou succomber, il faut que les esprits changent d'opinion, ou dans le second cas, cessent d'exister.

(*A suivre.*) P.-G. LEYMARIE.

Évidence de l'Esprit dans les phénomènes psychiques

Suivant qu'elles sont sympathiques ou contraires, les pensées s'attirent ou se repoussent respectivement.

Si nous nous laissons aller à des réflexions vicieuses, nous influençons les autres de même ; si nous nous plaisons dans la vue d'images sensuelles, nous attirons et groupons autour de nous des émanations malsaines et dégradantes d'esprits similaires. Au contraire, la contemplation pure et élevée de l'esprit attire la sympathie et la force d'esprits purs animés de pensées semblables. S'il existe donc un côté spirituel, aussi bien qu'un côté matériel dans la force inhérente de la matière, le spirituel étant de même une possibilité, l'influence de l'esprit aussi bien que celle des énergies plus évidentes doit entrer en ligne de compte comme un facteur dans tous les résultats qui s'unissent pour constituer la vie organique.

Les tendances de quelque nature qu'elles soient, le caractère, l'impressionnabilité, l'excitabilité, les passions qui nous dominent, les émotions, les mœurs même et tous les phénomènes psychologiques entrent secrètement dans toutes les opérations mentales, comme résultats d'héritage ; comme le font aussi l'instinct, l'intuition, les appréhensions indéfinies et les mouvements inconscients.

On peut dire qu'au point de vue des fonctions, la diversité d'arrangement des unités de matière produit dans différents cerveaux des ordres différents de résultantes. Ceci étant admis, il est également vrai que l'esprit ou les énergies de la vie ont exercé une grande influence, en effectuant un ordre donné quelconque d'arrangement de ces unités et par conséquent, en donnant lieu à une résultante quelconque. Il en résulte que, tandis que pour certaines tendances justes de l'esprit tout individu est largement responsa-

ble, pour d'autres sa responsabilité est moindre, puisque sans en être la cause, il possède un certain degré de penchants vers des propensions ou des passions qu'il ne peut ni choisir, ni éviter. Et, il se peut de plus, que privé de tous les avantages par suite de la pauvreté et de la misère, il n'ait jamais été capable d'acquérir la force de volonté ou le contrôle sur soi-même. On voit donc combien est importante l'éducation et quelle est la part de notre responsabilité envers les pauvres et les malheureux.

Nous sommes maintenant à même de comprendre, d'une manière plus intelligente, la sympathie que nous devons avoir pour des animaux inférieurs. Remarquons tout d'abord que tout être organisé animé possède, dans son agrégation individuelle, un ordre de mouvement d'action particulier à son organisme. La vitalité entière est son expression et elle comprend toutes les opérations mentales et physiques. La persistance de cette vitalité perpétue l'identité de l'organisme. La sympathie est basée sur l'identité, la correspondance ou le parallélisme. Elle jaillit de ces choses qui préservent l'identité. L'animal dans son ensemble et l'un des membres d'une classe d'organismes semblables, n'est qu'une unité vitale, ayant des ordres particuliers de mouvements, de même qu'une molécule organisée, un germe organique d'une certaine espèce et grandeur, Il y a, par conséquent, un synchronisme de mouvement et d'action dans les unités vitales d'un assemblage de même espèce. Ce synchronisme signifie unisson, accord, harmonie d'association, conformité dans l'action et dans les tendances. Et naturellement, il embrasse tout ce qui existe dans le rapport physique, aussi bien que la ressemblance dans l'élément spirituel.

Dans une certaine mesure, une espèce quelconque des ordres inférieurs de la vie animale, aussi bien que l'homme, peut impressionner la masse en s'identifiant avec l'organisme de son semblable. Car, dans la force primitive agrégée et la force vitale d'un système animal, l'énergie communiquée ou modifiée d'une autre agrégation semblable, en d'autres termes, l'échange d'énergie peut être comparé à un échange semblable d'énergie et de force primitive entre deux molécules. L'énergie de l'une est empreinte de la similitude de l'énergie de l'autre. Naturellement, avec cette différence que l'échange entre les organismes implique l'esprit ou la qualité de vie. Les animaux de même espèce s'assemblent non parce que chacun retrouve dans son semblable la contre-partie de soi-même, en forme extérieure et en apparence, mais parce que l'instinct spirituel de l'un est pénétré de sympathie d'une force spirituelle semblable ou d'instinct pour l'autre, et cet élément joint à celui des tendances et des désirs analogues maintient l'union parmi tous.

Examinons maintenant quelques-uns des corollaires généraux compris dans les conclusions précédentes.

L'évolution de la vie a progressé suivant les périodes terrestres et a, d'époque en époque avancé ou rétrogradé, selon l'influence des forces de vie provenant des conditions extérieures. La tendance générale, cependant, a toujours été dans le sens des formes de vie plus élevées et plus parfaites, jusqu'à ce qu'enfin on soit arrivé à l'homme.

Toutefois, nous n'avons aucune raison de croire que l'homme actuel soit la limite de la perfection. L'embryon de l'enfant-homme a hérité des formes organiques moins parfaites en force spirituelle, et celles-ci, à leur tour, d'une vie encore moins avancée et ainsi en rétrogradant jusqu'à ce que la forme animale s'élève de la forme de plante.

Il s'entend que si l'homme est doué de vie spirituelle, tous les organismes en sont doués de même. Comme cet esprit est une étincelle de l'Esprit Universel, toute vie spirituelle persiste et aucune vie ne périt. La matière, par un lent développement dans le sein fertile de la nature, marche à tâtons sûrement et avec fermeté, vers la forme organique ; groupement d'énergies de vie. Puis, vers des groupements plus élevés, plus forts : puis enfin, jusqu'à l'homme.

Dans chaque forme l'élément spirituel se trouve. Le pouvoir spirituel est donc un héritage. Il peut, par l'éducation, se développer en grandes possibilités, ou se rapetisser et s'étioler par des croissances anormales. « L'intelligence est resserrée dans une sphère étroite et l'esprit s'élève vers les espaces qui lui sont destinés. »

L'esprit donc est doué d'origine, de croissance, ou d'extension et de maturité, autant que l'organisme l'admet.

Il hérite, en grande partie, son organisation, sa limitation et son caractère du corps physique, et on peut dire que le progrès et le développement spirituels sont le produit épuré de l'organisme, d'autant plus que celui-ci est le centre de vie et d'esprit. « Il en résulte donc que l'homme a deux organismes, celui qui tombe sous la connaissance des sens et celui qui est l'esprit de vie invisible. »

La vie du cerveau est le siège organique de la croissance de l'activité de l'esprit. Dans un degré inférieur, il y a des qualités semblables dans la vie des nerfs et de ses affluents ; car la vie ou la qualité de l'esprit dépend du degré de l'organisation. On peut déduire de là l'explication de l'habitude des nerfs ; comme dans tous les travaux mécaniques tels que l'étude du piano ou toute action réflexe ; l'insistance de la mémoire des nerfs, comme quand la vie des nerfs privée de tout exercice fonctionnel, réveille un souvenir irritant, équivalent à la mémoire. Or, la différence des nerfs est si multiple et si menue, qu'aucun point du corps extérieur ou intérieur n'est sans ramifications nerveuses et que la pointe d'une aiguille mise à un endroit quelconque pourrait les transpercer.

Si donc, le corps physique était dépouillé de tissu, de sang et du squelette osseux, il ne resterait plus qu'une espèce de fantôme, le double de l'homme. Mais, c'est là le réservoir de la vie ou de la force spirituelle. Et s'il nous était permis de voir le contour de l'esprit, il aurait nécessairement cette forme de vie et cette apparence.

Le dernier sommaire de notre proposition est que la vie ou la quotité spirituelle de la force inhérente de la matière est une diffusion de l'Esprit Universel qui est, comme le soleil, répandu partout. La matière est guidée dans ses inclinations par cette tendance de l'esprit vers la structure organique et vers la manifestation de la vie, la sensation, la connaissance de soi-même et l'intelligence.

L'esprit est partout et l'atome matériel doit à jamais se mouvoir dans une atmosphère spirituelle; ainsi que des particules de fer dans un champ magnétique, il est perpétuellement baigné dans une diffusion de force d'une espèce particulière. Plus la matière revêt des formes de vie organiques élevées, plus la force spirituelle est manifeste. Les tendances spirituelles et ses pouvoirs acquièrent plus de force, des propensités et de la passion, non seulement dans les ordres de vie, mais chez les individus d'un ordre quelconque, elles sont plus subordonnées à cette force spirituelle. Celle-ci pénètre dans toute la force de la vie de toutes les formes organiques et en est une qualité. L'esprit d'une organisation inférieure est moindre que celui-ci d'un organisme plus élevé; et il monte l'échelle par gradation, jusqu'à l'homme. Il est de plus en plus développé et dominant et il est doué d'un pouvoir plus indépendant. Enfin, plus l'organisme est grossier et sensuel, plus il est animal, moins il est intellectuel; plus il est matériel, moins il est spirituel.

FIN

Prof. C. MOUTONNIER.

Nice, le 18 avril 1912.

JEANNE D'ARC MÉDIUM

Par LÉON DENIS (1)

A chaque livre que nous offre la plume du philosophe inspiré qu'est M. Léon Denis, le grand apôtre du spiritualisme moderne, c'est un phare lumineux qui apparaît, soit pour nous enseigner de nouvelles vérités, soit pour nous raffermir dans nos convictions.

Depuis son merveilleux livre *Après la mort* qui est l'initiation première

(1) Un volume in-12, 4e mille : prix 2 fr. 50. Leymarie, éditeur.

au grand mystère de la destinée humaine, c'est tout un cycle d'instructions de philosophie religieuse et de science psychique que nous lui devons; mais sa *Jeanne d'Arc médium* qui vient de paraître en est le couronnement glorieux.

D'ailleurs, jamais livre ne vint plus à son temps.

Pendant des siècles, l'admirable Pucelle d'Orléans était tombée dans l'oubli.

La France ingrate, non contente d'avoir vendu la courageuse jeune fille qui avait combattu à la tête de son armée pour la délivrer du joug étranger, *négligeait sa mémoire.*

Quand, enfin, le grand Voltaire s'en souvint, ce fut, hélas! pour la railler.

L'Eglise n'osa prononcer son nom. N'était-ce pas elle qui l'avait livrée au bourreau ?

Quatre siècles s'écoulent.

De temps en temps de petites étoiles se lèvent à l'horizon de France; on les glorifie; mais la grande étoile, celle qui, à jamais, lui a assuré une place particulière dans l'histoire du monde, celle qui lui a valu son *unité nationale*, oncques n'en parla.

Quoique l'Histoire par la Chronique contemporaine en témoigne, de soi-disants érudits vont jusqu'à nier son existence; selon eux, toute sa vie n'est qu'une légende.

Et ce silence outrageant pour la mémoire de la grande héroïne la condamne une seconde fois et plus cruellement encore que l'ignoble procès que des hommes ingrats, guidés par l'esprit infernal des ténèbres, ont osé lui faire.

. . . . . .

Chose curieuse !

Ce n'est qu'en France que pareille chose se passe.

Jamais l'Angleterre n'a discuté sa grande et redoutable adversaire; qu'elle l'appelle sorcière ou possédée, *elle ne la nie pas*; à la longue, elle finit par la vénérer.

Quant à l'Allemagne, elle l'admire et la glorifie, comme une envoyée céleste. Schiller, dans des vers hautement inspirés, en fait l'héroïne d'un de ses plus admirables drames. Pour l'Allemand, Jeanne, la Pucelle d'Orléans, est une image sainte depuis que les historiens ont fixé sa mémoire dans les Annales du monde; pour les Français seuls, Jeanne, la glorieuse martyre, *n'existe pas*. Des crédules, des enthousiastes naïfs ont brodé un conte de fée, une fable absurde autour d'une paysanne hallucinée.

Après Voltaire et d'autres, aux noms moins illustres, c'est M. Thalamas, professeur à la Sorbonne, c'est M. Anatole France, le célèbre littérateur, qui nous l'apprennent, en attendant que Rome, par esprit de contradiction, peut-

être, remue ses cendres pour y chercher l'étincelle qui doit raviver la flamme éteinte de la vieille foi.

« Je suis dolente de voir que les Français se disputent mon âme », s'écrie Jeanne, du haut des sphères d'où elle contemple les misérables menées de l'incrédulité railleuse et de la crédulité intéressée.

Et, de son rayon, elle enveloppe un de nos plus grands écrivains spiritualistes pour en faire son digne champion, défendre sa mémoire sacrée et expliquer ce qui paraît incompréhensible, peut-être incohérent, aux profanes.

Saluons cet événement heureux comme il le mérite !

Chaque fois qu'une vérité se dégage du brouillard que l'obscurantisme a su faire naître autour de nos mentalités, c'est comme si à l'humanité aux pieds de plomb et d'argile poussait une nouvelle aile capable de la dégager.

Saluons le nouveau livre de Léon Denis !

Dans ses pages à la fois poétiques et simples, nous trouvons l'explication facile du grand mystère qui a entouré la haute mission et le cruel abandon final de l'humble fille de Domrémy ; à côté des données historiques, nous y trouvons la narration admirable de sa touchante et extraordinaire épopée.

Par les acquis de la science psychique moderne, M. Léon Denis nous rend les faits clairs, et compréhensibles même au non initié, car sous sa plume experte tous les événements s'enchaînent dans un ordre parfait et une logique indiscutable.

A côté de la certitude scientifique de l'existence de Jeanne d'Arc, de ses luttes et de ses souffrances endurées pour le salut de la France, nous apercevons la main des protecteurs invisibles qui la guident, l'inspirent et la soutiennent ; car l'auteur nous présente Jeanne comme un médium puissant, comme *un médium divin*, plus ou moins semblable au Christ, comme un être, venu des sphères célestes, vivant comme lui sur deux plans différents, servant comme lui d'intermédiaire inspiré entre deux mondes.

Jeanne, comprise ainsi, n'appartient pas, — a-t-on besoin de le dire ? — à un parti politique ou à une coterie religieuse ; son image plane au-dessus de toute la France, au-dessus de son histoire passée et future, bien plus, elle prend une importance grande dans l'histoire du monde.

Aux questions que des incrédules voudraient poser, aux questions que voici : « Pourquoi Dieu a-t-il voulu protéger la France visiblement, « miraculeusement », comme il n'a jamais protégé aucun autre pays du monde ? » « Pourquoi, pour une mission de ce genre, choisit-il, de préférence, une femme, voire une paysanne naïve et ignorante ? » l'auteur répond avec une connaissance profonde des lois de l'évolution, en nous ouvrant l'esprit aux côtés ésotériques de l'histoire, aux côtés qui échappent au profane.

Mais ici je m'arrête. Entrer dans le vif de l'argumentation serait risquer de trahir la pensée de l'auteur.

Il est évident que, si Jeanne d'Arc a été niée par les esprits forts, ce n'est que parce qu'ils n'ont pu s'expliquer les phénomènes qui ont entouré sa vie.

Ceux qui prétendent savoir raisonner, ne veulent admettre l'ingérence d'un monde invisible dans le nôtre ; alors, comme l'autruche, ils ferment les yeux pour ne pas voir l'obstacle. Mais nier l'ingérence de forces dirigeantes, *invisibles*, dans l'histoire de la planète terrestre, c'est ignorer l'histoire ou feindre de l'ignorer. Chacune de ses pages nous en parle plus ou moins ; le nier c'est déclarer tous nos ancêtres atteints de folie, tous les faits d'une incohérence complète ; c'est, en plus, nier tous les génies, nier ce qu'ils ont appelé l'inspiration.

Et c'est ce que l'auteur de *Jeanne d'Arc* nous démontre.

Tous les grands poètes, tous les philosophes initiés ont connu l'inspiration. Tous jouissaient d'une médiumnité à degrés divers. M. Léon Denis nous en cite de nombreux exemples. Ajoutons pour notre part le nom d'un philosophe qui a fait école comme grand chef d'une sorte de matérialisme transcendantal, celui de Nietzsche.

Quoi qu'on en puisse dire, Nietzsche était médium à ses heures ; il l'était sans le savoir lui-même. Ses écrits le prouvent. C'est la clef de leur incohérence et celle de sa triste mort dans la folie. Nietzsche, devenu la proie de mauvais esprits, fut envahi par eux ; il devint ce qu'on appelle possédé. Toute médiumnité n'est pas divine, et la sienne ne l'était pas. C'est là le mystère de sa triste philosophie.

La médiumnité de Nietzsche paraît manifestement dans son célèbre *Zarathoustra*. Par les lettres de sa sœur, il nous appert « qu'il était *forcé* d'écrire les pensées qu'on *déversait* sur lui d'en haut, *du dehors* ». Lui-même déclare dans sa correspondance à M. Gast (publiée par la *Revue*) « qu'il *commence* seulement à comprendre ce qu'il a publié dans *Zarathoustra* ».

Donc, il n'écrivait pas lui-même. Personne ne pourrait formuler clairement ce qu'il ne comprend pas. Nietzsche écrivait sous l'inspiration, quasi la dictée, de différents esprits qui se contredisent entre eux.

C'est pourquoi ses pages sont tantôt remplies d'un matérialisme avilissant, tantôt d'un spiritualisme déconcertant. Ce sont celles d'entités qui se succèdent, sans se ressembler.

Et c'est ainsi que nous sommes tous plus ou moins entourés, voire parfois hantés, par des êtres invisibles appelés Esprits. Ils nous inspirent dans le bon ou le mauvais sens ; l'essentiel pour nous est de garder la libre direction de notre pensée, de discerner le bon du mauvais, ce qui vient des régions de lumière et ce qui vient des lieux de ténèbres.

Jeanne d'Arc recevait ses rayons d'en haut. En croyante catholique de son époque, elle donnait à ses guides des noms de saintes et de saints connus.

Ce fait ne sera point une pierre d'achoppement pour qui lira l'œuvre de Léon Denis. Les saints et saintes de Jeanne ne prouvent pas l'infaillibilité romaine.

Comme sainte Thérèse croyait voir le Christ, Jeanne croyait voir sainte Catherine. Les prêtres contemporains de sainte Thérèse doutaient de l'identité du Christ, nous avons le droit de douter de celle de sainte Catherine, de saint Michel, etc. Mais si les noms importent peu, les faits restent, car les faits ont parlé, ils se sont prouvés. L'œuvre de Jeanne étant une œuvre supérieure, les esprits qui l'ont guidée étaient des esprits supérieurs. Si l'on prétend que ses guides invisibles l'ont trahie, abandonnée, l'on devra également prétendre que le Christ a été trahi et abandonné par Dieu.

Les angoisses de son martyre ne diffèrent pas de celles du Christ. Comme lui, elle devait passer par la mort la plus douloureuse pour mériter la place qui lui a été réservée.

L'auteur nous l'affirme et nous convainc par son érudition profonde, comme par sa logique à la fois sérieuse et éloquente. Dans ses conclusions il nous apprend, en outre, à trouver dans la haute mission de Jeanne un enseignement spiritualiste d'une véritable actualité. A l'heure où les croyances s'en vont, où la vieille foi est mourante, sinon morte, il nous présente le mouvement actuel d'opinion en faveur de la vierge lorraine comme le prélude d'une rénovation spiritualiste, « différente de celles qui l'ont précédée, mais s'adaptant mieux aux nécessités de notre évolution ».

Pour M. Léon Denis, Jeanne d'Arc est la synthèse de l'âme celtique et de l'âme française. Par son souvenir la nation entière se régénérera, car « il rayonnera au-dessus de son firmament assombri » comme une étoile de salut futur.

CLAIRE GALICHON.

L'Observation de télépathie de M. H. Stanley

Extrait de son autobiographie.

« ... J'allais m'étendre auprès de notre ami Wilkes, dans une position qui permettait d'embrasser du regard la moitié de notre baraquement ; je lui faisais quelques remarques sur les groupes qui jouaient aux cartes en face de nous, lorsque tout à coup je me sentis touché derrière la tête, et aussitôt je perdis connaissance. Une seconde après je vis distinctement le village de Tremeischion, les pentes verdoyantes des collines de Hiraddog, et il me sembla que je planais au-dessus des bois de Brynballa. Je me glissai dans la chambre de ma tante Mary : elle était au lit, paraissait très

malade et près de mourir. Je m'arrêtai à son chevet et je me vis écoutant, la tête baissée, ses dernières paroles... Je m'entendis lui répondre... je lui tendis la main et je sentis l'étreinte des doigts longs et maigres de la mourante. J'entendis un murmure d'adieu et je me réveillai aussitôt.

« Je m'aperçus que j'avais seulement fermé les yeux...

« *Le lendemain 17 avril 1862, ma tante Mary mourait à Frynnon Benno !*

« Je crois que l'âme de chacun de nous se double d'un esprit, d'une essence très fluide et délicate, qui agit par une suggestion subtile sur nos cerveaux, éveillés ou endormis. Nous ne sommes pas assez affinés pour comprendre la signification d'un rêve, d'une vision, d'un présage soudain, ou pour deviner d'où nous vient cet avertissement. Nous admettons que nous pouvons recevoir l'impression fugitive d'un acte ou d'un objet. Mais à moins d'être frappés par une de ces coïncidences étranges qui se produisent pour beaucoup d'entre nous, nous faisons rarement effort pour déchiffrer le mystère.

« Le message rapide laisse une image sur l'esprit et déploie une vision devant les yeux du dormeur ; il arrive parfois que, parmi les illusions et les détours d'un cerveau vagabond ou les actes réflexes de la mémoire, cette image représente réellement ce qui doit se passer ou s'est déjà passé, à des milliers de milles : nous en sommes alors réduits à chercher à tâtons la cause et le sens de ce présage, car nous ne pouvons nous appuyer sur rien de tangible.

« Il y a beaucoup de choses dans ma vie qui restent inexplicables pour moi, et il en est probablement mieux ainsi ; cette scène auprès de ce lit de mort, projetée sur l'écran de mon esprit à quatre mille cinq cent milles de distance, est un de ces mystères. »

Cette observation a été traduite par le Dr Audard ; elle est d'autant plus intéressante qu'elle remonte à l'année 1862, et que son auteur était étranger aux phénomènes de psychologie expérimentale.

Dr Edm. D.

CAUSERIES SUR LE SPIRITISME [1]

Le titre de ce livre est modeste, mais le contenu n'en est pas moins substantiel. L'auteur a déjà publié un autre volume, sous un titre non moins simple : *Essai pratique de Spiritisme* (1907). En rendant compte de cet

(1) Causeries sur le Spiritisme. *Enseignements et Révélations des Esprits*, par Dubois de Montreynaud, 1 vol. in-18, 1911. Prix : 3 fr. 50.

Essai pratique dans la *Revue Spirite* d'octobre 1907, p. 670, je disais, à propos de la pratique du spiritisme :

On a relaté tant de phénomènes de ce genre, qu'ils ne devraient plus, semble-t-il, présenter qu'un intérêt secondaire. Ceux qui sont disposés à tout croire croiront bien sans cela. Ceux qui sont résolument décidés à nier, ne croiront pas sur le témoignage d'autrui, ni même sur le leur propre, supposé qu'ils consentent à expérimenter. Ceux mêmes qui sont sans parti pris ne croiront pas les autres et ne se croiront pas eux-mêmes, si leur esprit et leur volonté ne sont pas préparés à comprendre le sens et la portée des phénomènes qu'ils pourront observer.

Ce n'est donc pas, à notre avis, sur les faits qu'il convient désormais d'insister, mais sur leur interprétation. Aussi bien est-ce cela ce qui divise. Tout le monde aujourd'hui est d'accord sur la réalité des phénomènes spirites, et bien peu de gens le sont sur la théorie de ces faits.

L'explication donnée alors par M. Dubois de Montreynaud était franchement et nettement spirite. Celle des *Causeries* l'est également ; et, de plus, l'auteur tire de la théorie spirite des conséquences et des applications morales et sociales du plus haut intérêt.

M. Dubois admet l'existence de Dieu, mais ne se charge pas de nous faire connaître son essence. Il professe, avec Schelling, que « Dieu ne se démontre pas, il se montre, il se voit, il est l'objet d'une intuition intellectuelle. »

Ne pouvant connaître Dieu dans son essence, l'homme en est réduit à le faire à son image, à le représenter sous la forme humaine. Swedenborg, par exemple, affirme avec insistance que Dieu a la forme humaine. Quoi qu'il en soit, de ce que l'homme fait Dieu à son image, il ne s'ensuit pas que Dieu n'existe pas et qu'il n'y ait aucun rapport entre l'homme et Dieu.

En effet, pourquoi l'homme *fait-il* Dieu, tandis que les autres êtres ne paraissent pas s'en préoccuper ? Parce que l'homme sent en lui le besoin de Dieu et le pouvoir de l'imaginer, de l'*idéer* et même de le réaliser. Parce que l'homme cherche Dieu : et ne le chercherait pas, dit l'*Imitation*, s'il ne l'avait déjà trouvé, s'il n'en avait pas en lui la miniature, l'archétype.

L'existence de Dieu admise, il ne s'ensuit pas qu'on doive faire de cette idée un épouvantail pour les hommes, les femmes et les enfants. La crainte de Dieu n'est pas le commencement de la sagesse de l'homme, comme l'ont dit des gens aveugles ou intéressés ; c'est la confiance en Dieu qui est la base de la vraie sagesse. Une religion qui repose sur la crainte de Dieu est une religion d'esclaves, et non d'hommes libres.

« Pourquoi imposer à l'homme la crainte de Dieu ? Serait-ce pour obéir à un plan barbare de domination ? Sentiment bien dangereux à notre époque,

parce que la domination amène l'esclavage et l'esclavage, la révolte. A-t-on oublié que la crainte engendre aussi la peur, et celle-ci le mépris et la haine. Ni Dieu, ni maître ! voilà la devise, et l'on s'étonne de moissonner une réaction violente, une négation furieuse, une haine de Dieu ! De ce Dieu despote et vengeur ! de ce Dieu qui depuis des siècles crée des âmes pour les livrer presque toutes à son insatiable vengeance. »

Une religion basée sur la crainte de Dieu est donc une religion satanique, ou plutôt une antireligion. Si la courte vie que nous passons sur la terre est suivie du paradis pour quelques rares élus et de l'enfer éternel pour tous les autres ; si pour mériter une pareille récompense ou une telle punition, il suffit d'être coupable d'un seul péché au moment de la mort ; quel mal de plus ce Dieu pourra-t-il nous faire si nous nous livrons à tous les crimes, à tous les forfaits ? N'avons-nous pas tout avantage à renier ce Dieu vindicatif et injuste ?

Voici un très honnête homme qui se trouve en état de péché, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque le plus sage des hommes pèche sept fois par jour. Un brigand l'assassine sans qu'il ait le temps de se reconnaître, de se confesser, tout au moins de faire un acte de contrition parfaite. Le voilà précipité en enfer pour l'éternité.

A côté de lui, son meurtrier, un vétéran du crime, se confesse, reçoit l'absolution, communie, se fait administrer l'extrême-onction ; il monte à l'échafaud, soit ; mais de l'échafaud au ciel, où il chantera les louanges du Seigneur pendant toute l'éternité. Est-ce juste ? Si ce n'est pas juste, évidemment, ce n'est pas divin.

« Voyez cette mère de famille en contemplation devant son enfant au berceau. Elle pense à cet enfant ; à ce qu'il sera plus tard, et elle est triste. « S'il mourait maintenant, dit-elle, il serait sauvé : il serait un ange. S'il vit il a 99 chances sur 100 d'être damné ! »

Etant donné l'intensité de l'amour maternel, on peut se demander comment les trois quarts des mères ne tuent pas leurs enfants pour les préserver de l'enfer qui les attend presque sûrement.

Les partisans de l'enfer éternel ne s'aperçoivent pas que ce dogme « consacre à jamais et pour l'éternité cet effroyable dualisme reproché aux Manichéens qui eux, au moins, assignaient une limite à la lutte du mal contre le bien, et proclamaient le triomphe du bien sur le mal ». !

Le dogme de l'enfer conduit plus loin encore : au triomphe du mal sur le bien. Le nombre immense des réprouvés doit nécessairement finir par l'emporter sur le petit groupe des élus. La population infernale, croissant cent fois plus vite que la population céleste, il faut de toute nécessité qu'un moment arrive où le monde fera la culbute, où Satan prendra la place de Dieu, qu'il précipitera, à son tour, dans les lieux infernaux.

Dans les sociétés humaines, quand le nombre des révoltés contre l'ordre excède celui des sujets dociles, une révolution s'ensuit.

Il importe donc de faire un nouveau Dieu, s'il n'existe pas, moins barbare, moins injuste, plus humain, à notre image ; et de chercher une autre religion, ou de l'adopter si elle existe déjà.

Quel sera ce Dieu ? Qui sait ? Peut-être le Dieu des bonnes gens, dont les catholiques ont tant reproché l'invention à Bérenger, et avec raison, puisque leur Dieu à eux est le Dieu des malhonnêtes gens.

Quelle sera cette nouvelle religion ? Permettez-moi de vous renvoyer aux *Causeries* de M. Dubois de Montreynaud, car je m'aperçois que ma causerie se prolongerait plus qu'il ne convient, si je cherchais à résumer les idées de l'auteur.

Je puis au moins dire sans indiscrétion que cette religion n'est pas nouvelle : c'est celle de nos ancêtres, les Gaulois, dont la tradition a été interrompue par les théologiens judéo-chrétiens et par les légistes romains.

Cette religion admet l'existence d'un Dieu bon, juste, sage ; elle croit — et même démontre — l'immortalité de l'âme humaine, la pluralité des existences, sur la terre, et « dans les autres orbes », comme disaient nos pères, d'après Lucain (Pharsale).

— Mais cette religion que vous nous annoncez, c'est le spiritisme ?

— Je n'ai jamais dit le contraire. Rien n'est plus ancien que le nouveau. Si vous voulez vous instruire dans cette antico-nouvelle religion, lisez les *Causeries*, à tête reposée, à petites journées, et extrayez-en la substantifique moelle.

ROUXEL.

LE SONGE DE LA VIE (1)

Drame en quatre actes

Par GEMMA DE VESME

« PRÉSENTATION » QU'EN A ÉCRITE M. CAMILLE FLAMMARION

La lecture du beau drame *Le Songe de la Vie* a excité dans mon esprit une vive et sincère admiration. Serait-ce parce que cette œuvre géniale est due à la plume d'une jeune fille de dix-neuf ans, douée d'une érudition rare et des plus hautes facultés intellectuelles, qui a voulu, dès son début dans la vie,

(1) En vente à la Librairie au prix de 2 fr. 50.

étonner par la hardiesse d'une création originale, étrangère au cadre des banalités accoutumées du théâtre contemporain? Serait-ce cette réunion rare de la jeunesse et de la science acquise déjà par un long travail? Non, assurément. C'est la valeur intrinsèque de cette curieuse composition littéraire qui se manifeste dès la première lecture. On y coudoie des héros singuliers; on y sent parfois, en certaines envolées, le souffle de Shakespeare et de Victor Hugo; la nature et l'humanité s'y révèlent dans leurs grands aspects, et plus d'un tableau nous arrête par sa beauté, plus d'une fleur par son parfum, plus d'une pensée par son expression lapidaire :

Les trônes et les cœurs sont trop étroits pour deux.

Et ce repos des campagnes à la fin des travaux du jour :

Toute la route est vide, et la chaumière est pleine;
Tandis que sort des foins un parfum d'encensoir,
La terre donne à Dieu son long baiser du soir.

Mais ce n'est pas la forme qui peut le mieux encore frapper notre attention, c'est le fond, c'est la doctrine inspiratrice du drame, et c'est ce que je voudrais surtout signaler dans cette présentation.

Il s'agit ici, en effet, de la théorie philosophique — de mieux en mieux étudiée depuis une quinzaine d'années — de ce qu'on appelle « la conscience subliminale ». Pressentie dans l'antiquité par quelques religions orientales, puis par Socrate et Platon, et surtout par les néo-platoniciens alexandrins du IVe siècle, cette théorie de la subconscience a été établie sur une base d'ordre expérimental par Frédéric Myers dans ses judicieuses analyses des phénomènes télépathiques.

Dans cette hypothèse, notre *moi*, atome, étincelle détachée de la substance infinie, parcourrait dans son évolution toujours ascendante une série d'avatars l'entraînant vers un progrès éternel. Il subsisterait en nous, à notre naissance terrestre, une conscience latente, gardant l'empreinte de nos existences antérieures et conservant ce que nous avons acquis. Cette conscience subliminale est, en général, cachée, voilée, ensevelie sous les impressions de nos sens terrestres, mais elle est douée de facultés instinctives, intuitives, qui se manifestent parfois dans les instants de clairvoyance, de vue à distance, de prémonition, d'hallucinations somnambuliques. A cet ordre de manifestations appartiendraient le Démon de Socrate (dont Plutarque disait qu'il devait être la partie transcendantale et divine de l'âme du philosophe); les voix et les visions de Jeanne d'Arc, ainsi que beaucoup d'autres manifestations psychiques inexpliquées.

C'est une de ces consciences subliminales, se traduisant, par une halluci-

nation fréquente, à la vue, à l'âme d'un homme, que nous présente Mlle de Vesme dans ce *Songe de la Vie*. Le roman qu'elle a imaginé pour son œuvre symbolique est particulièrement bien choisi : il est, en outre, organisé avec une ingéniosité remarquable. L'auteur n'a pas traité la légende bien connue de Mélusine, mais s'en est servi pour poétiser un épisode des Croisades. Pour lui, Mélusine n'est pas une fée, comme le raconte la légende : elle est un être humain non entièrement évolué, et tenant encore à l'animalité, comme le symbolise son aspect de sirène. Elle est, néanmoins, une aïeule des Lusignan : elle reste, ainsi que dans la légende, la marraine qui vient parfois, comme une ombre, bercer avec tendresse, pendant la nuit, les petits enfants de la Maison, la Dame Blanche qui apparaît sur la tour du château, en se lamentant quand un membre de la famille est sur le point de mourir.

Tout en suivant la légende, Mlle de Vesme a tenu à respecter également l'Histoire en lui empruntant ses principaux personnages : l'incapable et pusillanime Guy de Lusignan, dernier roi de Jérusalem et ensuite roi de Chypre, sa femme Sibylle, l'intrigante et ambitieuse veuve de Baudoin, le jeune et preux Geoffroy de Lusignan, supérieur de cent coudées à son frère et dont Gibbon a enregistré dans son Histoire ces mots, que notre auteur met littéralement sur ses lèvres :

Ah! si mon frère est roi, je devrais être Dieu!

C'est sur ce canevas moyenâgeux et pittoresque que Mlle de Vesme a finement brodé son symbole. Mélusine qui, depuis la naissance de Geoffroy, en qui elle s'est réincarnée, a naturellement cessé de hanter le château, se dévoile graduellement en lui par certaines scènes révélatrices de cette conscience subliminale, notamment dans celle du Sage hindou, où l'on voit apparaître en un bouclier étincelant, comme en un miroir magique, certains épisodes de l'existence antérieure, et des crimes qu'elle doit expier dans sa nouvelle forme humaine. Au moment de mourir, Geoffroy voit Mélusine reprendre la forme que lui prête la tradition. Aussitôt après la mort de Geoffroy, elle se libère entièrement et reparaît, blanche et lumineuse, sur la tour qu'elle hantait jadis. Il y a là une belle et curieuse reconstitution artistique et littéraire d'un système philosophique dont on peut discuter la valeur, mais qui n'en a pas moins un intérêt d'une saveur toute spéciale et que nulle doctrine palingénésique ne peut négliger.

Ce drame, qui touche par divers contacts à l'Histoire, à la légende et à la philosophie, est tout à fait scénique et pourrait, assurément, être joué sur un grand théâtre parisien, car la curiosité du public, actuellement préparée à ces interprétations, lui ferait un sympathique accueil. Cependant l'auteur a cru devoir le publier d'abord en volume. Il n'y a à cela aucun inconvénient, cette œuvre n'étant pas de celles qui perdent de leur valeur à l'impression

et à la critique littéraire. Plus d'une composition théâtrale de notre époque ne supporte pas la lecture et disparaît en quelques années, justement oubliée : mais lisons encore aujourd'hui, comme il y a deux mille cinq cents ans, Eschyle et Sophocle, parce que le cœur de l'homme reste le même à travers les siècles et vibre sous l'influence des mêmes sensations. Le *Songe de la Vie* appartient à ces pièces non éphémères qui font penser, et en le voyant se dérouler sous nos yeux dans ce pittoresque épisode des Croisades, on conclut que l'auteur a été gracieusement inspiré — et que toutes les fées n'ont pas disparu de notre séjour sublunaire.

CAMILLE FLAMMARION.

RÉPONSE A MONSIEUR ROUXEL

Paris, le 2 avril 1912.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro de mars de la *Revue Spirite* vous avez publié, sous le titre « Faut-il croire au spiritisme? », un article dans lequel votre distingué collaborateur M. Rouxel répondait à quelques-uns des arguments que j'oppose, dans une étude en cours de publication à la revue *Les nouveaux horizons de la science et de la pensée*, à la doctrine spirite.

Je voudrais relever quelques inexactitudes, involontaires je n'en doute pas, de M. Rouxel, mais qui n'en seraient pas moins, si je ne les signalais immédiatement, de nature à me nuire dans l'esprit de vos lecteurs. Aussi suis-je bien sûr que, vous conformant à vos habitudes bien connues de courtoisie, vous insérerez ma rectification dans votre prochain numéro.

J'aurais certes mauvaise grâce à reprocher à M. Rouxel de m'avoir fait l'honneur de discuter mon étude; cependant mon honorable contradicteur me permettra de lui faire tout d'abord observer qu'il est parti un peu tôt : en effet, la publication de mon travail, *Le spiritisme. Faut-il y croire?* n'est pas encore achevée. Comme M. Rouxel le dit lui-même dès les premières lignes de son article, ses observations portent sur les chapitres publiés dans les numéros de novembre et décembre 1900 et janvier 1912 des *Nouveaux horizons de la science et de la pensée*. Or cette revue dans ses numéros de février, mars et avril 1912, a publié de nouveaux chapitres de mon travail, dont la publication ne sera vraisemblablement achevée que d'ici quelques mois. M. Rouxel conviendra que dans de telles conditions sa critique perd un peu de sa valeur. Mon exposé n'étant que partiellement connu, il est en effet impossible à un critique de le juger, car il ignore quels sont les arguments

qui pourront, dans les chapitres suivants, venir s'ajouter à ceux que j'ai déjà fait valoir, et les renforcer; et il ne sait pas davantage à quelle conclusion j'aboutirai en définitive.

M. Rouxel et vos lecteurs comprendront donc que je ne discute pas les réfutations hâtives de la *Revue Spirite*, et que j'attends, pour répondre à mes critiques, que ceux-ci aient pu prendre connaissance de la totalité de mon travail. Votre savant collaborateur partagera j'en suis certain ma manière de voir à cet égard, comme un autre spirite notoire l'a déjà partagée. Je veux parler de M. le Dr Cabasse qui, il y a plusieurs mois, voulait ouvrir une polémique avec moi au sujet du même travail qui a ému M. Rouxel. M. Cabasse, à qui j'avais fait, comme à M. Rouxel, observer qu'une polémique ne pouvait utilement s'engager que sur un texte intégralement connu, a bien voulu me répondre qu'il était absolument de mon avis et qu'il attendrait volontiers.

Ceci dit, et étant bien entendu que dès que mon travail aura été publié en son entier je serai à l'entière disposition de M. Rouxel, comme de tout autre contradicteur, pour en discuter les tendances et les conclusions, je relève les erreurs de votre distingué collaborateur.

Première erreur matérielle.

M. Rouxel écrit (page 185, numéro de mars de la *Revue Spirite*):

La première objection de M. Meunier se formule ainsi : « Pourquoi, si les âmes des morts jugent utile de communiquer avec nous, pourquoi emploient-elles, pour ce faire, le pied d'une table? Car c'est là leur intermédiaire préféré. Le mode est peu élégant. »

Je pourrais répondre : pourquoi les esprits n'emploieraient-ils pas ce moyen aussi bien qu'un autre. Du moment qu'ils veulent se communiquer, c'est à eux de choisir le moyen qui leur convient, et non pas à nous de leur imposer celui qui nous plaît.

« Le mode est peu élégant. » Je le concède; mais il y a tant de choses au monde qui se font suivant un mode qui nous paraît peu élégant, qu'une de plus ou de moins ne doit pas suffire pour fixer notre opinion sur la réalité d'un fait.

Le mode de mettre les enfants au monde est aussi peu élégant. Si, comme autrefois, on les trouvait sous un chou, ce serait peut-être plus élégant. Mais, que voulez-vous? La nature a arrangé la chose comme cela. Nous n'y pouvons rien.

Ces raisons ne satisferont pas M. Meunier, mais on peut en présenter d'autres.

Or, au contraire de ce que laisse supposer M. Rouxel, ces raisons me satisfont parfaitement, puisque j'écris (pages 324 et 325 du numéro de

novembre 1911 de la revue *Les nouveaux horizons de la science et de la pensée*) :

Pourquoi, si les âmes des morts jugent utile de communiquer avec nous, pourquoi emploient-elles, pour ce faire, le pied d'une table? — car c'est là leur intermédiaire préféré —. Le mode est peu élégant.

« *Les esprits, répondent les spirites, emploient le pied d'une table, parce que ce moyen de communiquer avec nous leur paraît pratique. Ils en emploient nombre d'autres, d'ailleurs, tels que l'écriture directe et les matérialisations, par exemple, et, s'ils le voulaient — ils le font parfois du reste — ils pourraient utiliser un fauteuil, un buffet ou tout autre meuble ; mais la table offre certains avantages, certaines commodités que n'offrent point tous les meubles. D'abord, tout le monde possède une table. Et puis, il est plus facile, pour expérimenter, de s'asseoir autour d'une table qu'autour d'un piano ou d'une armoire à glace.* »

Nous n'avons rien à reprendre à cela. Il est possible que les esprits n'existent point, tout au moins que le phénomène ne soit nullement le fait de leur intervention ; mais le raisonnement spirite que je viens de citer est parfaitement admissible ; il n'est pas illogique, et je le constate avec d'autant plus de plaisir que c'est à peu près le seul raisonnement spirite qui, à mon avis, se trouve être dans ce cas privilégié.

Voilà qui est net, je crois.

Deuxième erreur matérielle.

M. Rouxel écrit (page 189, numéro de mars de la *Revue Spirite*) :

M. Meunier ne veut pas de l'explication spirite. Il ne nie pourtant pas les faits. Quelle explication en donne-t-il ? Quelle est la théorie qui obtient sa préférence? Aucune.

Or je dis à plusieurs reprises dans mon travail — et M. Rouxel verra que je le répète dans ma conclusion — que je me suis uniquement proposé, en publiant *Le Spiritisme. Faut-il y croire?* de discuter l'hypothèse spirite. Je note presque à chaque page que je ne discuterai, du moins dans cette étude, aucune autre hypothèse que celle-là. On ne peut donc pas me reprocher de n'apporter aucune explication pour remplacer la théorie spirite que je combats, reproche qui, tel que le formule M. Rouxel, tendrait à faire croire qu'aucune des théories existantes ne me paraît préférable à la doctrine spirite, puisque je dis moi-même que mon but, en écrivant l'étude incriminée, a été simplement de discuter l'hypothèse spirite, et non de rechercher par quelle hypothèse on la pourrait remplacer.

Voici, en effet, les premières lignes de mon travail. Vos lecteurs y trouveront sans conteste la définition même du but que je poursuivais, telle que je

viens de la formuler à nouveau à l'intention de M. Rouxel. Et ils verront combien est peu fondé le reproche que m'adresse celui-ci :

Nous ne nous proposons pas de déterminer quelle est, de toutes les hypothèses proposées pour expliquer le fait spirite, celle qui satisfait le plus parfaitement la raison. Une étude comme celle-ci ne suffirait pas à un travail si complexe et considérable. Il s'agit plus simplement de chercher à savoir si l'une de ces hypothèses est admissible ou non, s'il est raisonnable de l'envisager, s'il peut être de quelque utilité, de quelque profit de s'y arrêter. Il s'agit de discuter l'hypothèse spirite.

C'est, je crois, clair et précis.

Troisième erreur matérielle.

M. Rouxel écrit (page 189, numéro de mars de la *Revue Spirite*) :

M. Meunier sent bien lui-même que l'hypothèse d'une « force nerveuse » ou d'un « fluide humain » ne vaut pas cher, il se refuse à la discuter et je trouve qu'il a bien raison.

Or, faisant allusion à l'hypothèse d'une « force nerveuse », d'un « fluide humain » que dans son livre, *La quintessence du Spiritisme*, M. Rouxel qualifie d'explication « peu banale », j'écris (page 361 du numéro de décembre 1911 des *Nouveaux horizons de la science et de la pensée*) :

Mais nous n'avons pas à discuter l'hypothèse que M. Rouxel qualifie de « peu banale », et si nous lui avons consacré quelques lignes, c'est simplement pour remettre les choses au point. Comme cette hypothèse-là, comme toutes les hypothèses à l'aide desquelles on s'efforce d'expliquer les phénomènes médiumniques, l'hypothèse spirite n'est qu'une simple hypothèse : il serait bon que les spirites ne l'oubliassent point.

Or, on n'écarte pas une hypothèse avant de l'avoir examinée et discutée ; continuons donc d'examiner et de discuter l'hypothèse spirite.

Je le demande à M. Rouxel : est-ce là dire qu'une hypothèse ne vaut pas cher ; est-ce là se refuser à la discuter ?

N'est-ce pas plutôt répéter ce que je disais au début de mon étude, dans les lignes que je reproduis plus haut : « Je me suis uniquement proposé de discuter l'hypothèse spirite ; je ne discuterai pas plus l'hypothèse du « fluide humain » qu'aucune autre ? » Evidemment si. Et en admettant que le moindre doute puisse s'élever en ce qui concerne l'interprétation du passage que je viens de reproduire, il me suffirait, pour démontrer que M. Rouxel m'accuse à tort, de citer les quelques lignes suivantes que je découpe dans le même chapitre, même fascicule de décembre 1911 de *Nouveaux horizons de la science et de la pensée* :

Dans toutes les séances spirites, le médium, lorsqu'il éprouve quelque difficulté à produire un phénomène, prie immédiatement les assistants, soit de

poser leurs mains sur la table, soit de faire la chaîne, « afin que tous les fluides s'unissent, se confondent en une harmonie propice ». Cela tendrait bien à prouver que tous ou du moins presque tous les hommes émettent en plus ou moins grande quantité du fluide médiumnique. Et cela donne à penser que le médium, le vrai, celui dont la présence est indispensable, est peut-être, comme beaucoup le croient, un être qui émet une quantité particulièrement considérable de ce fluide, et non un interprète pour esprits.

Où M. Rouxel a-t-il pu voir que, pour moi, l'hypothèse du « fluide humain » ne vaut rien et est indiscutable ? Je me le demande...

Quatrième erreur matérielle.

M. Rouxel écrit (p. 189 et 190, numéro de mars de la *Revue spirite*):

Je ne pousserai pas plus loin la critique de la critique de M. Meunier, car, il termine en confondant les doctrines spirites avec celles des théosophes bouddhistes et des occultistes, qui prétendent dominer les esprits désincarnés, — à plus forte raison les incarnés — les asservir, en faire ce qu'ils veulent.

Les spirites n'ont jamais eu de pareilles prétentions que je sache.

Or M. Rouxel a écrit lui-même, dans son livre : *La Quintessence du Spiritisme* (p. 82), et j'ai, dans mon étude, cité ce passage avec beaucoup d'autres :

Ils (les esprits) peuvent agir sur nous, nous inspirer, influer même sur nos corps, nous obséder, mais par la même raison, nous pouvons agir sur eux, les suggestionner, leur faire épouser nos propres idées.

Si donc j'ai — ce que je ne crois pas — fait la confession dont m'accuse M. Rouxel, mon distingué contradicteur sera bien obligé d'avouer qu'il est le premier responsable de ce très fâcheux quiproquo...

En terminant cette trop longue lettre, je vous remercie à l'avance, monsieur le Directeur, de l'accueil que vous voudrez bien lui réserver, et je vous prie d'agréer, pour vous et pour mon très courtois contradicteur, M. Rouxel, l'expression de mes meilleurs sentiments confraternels.

GEORGES MEUNIER.

Réponse :

Voyant qu'après avoir critiqué mon livre : *La Quintessence du Spiritisme* dans les *Nouveaux Horizons* de novembre et décembre 1911, M. Meunier prenait à partie d'autres spirites, j'ai cru qu'il en avait fini avec moi, c'est pourquoi j'ai répondu, sans plus attendre, à ce qui me concernait.

Je n'avais pas à m'occuper du reste de son étude car, je l'ai déjà dit, en tout cas j'ai toujours pensé que je n'avais ni la mission ni la prétention de représenter *le Spiritisme* dans son ensemble. Je ne suis rien dans le parti

spirite — si parti il y a — et n'y veux rien être. J'expose et défends mes idées personnelles qui ne sont (ou paraissent) pas toujours orthodoxes, et je laisse aux autres la liberté et le soin d'exposer et de défendre les leurs.

Puisque M. Meunier réunira en volume ses articles, je ne retomberai pas dans ma première faute ; j'attendrai pour examiner mes « inexactitudes » que ce volume soit publié. Je dirai seulement que je n'ai pas eu l'intention de *reprocher* à M. Meunier de « n'apporter aucune explication pour remplacer la théorie spirite », c'est bien son droit, j'ai seulement voulu *constater* ce fait.

La Mort et la Vie devant le Spiritisme

(*Suite et fin*)

C'est ainsi, retracé à grands traits, que se présente la mort au Spirite au moment de sa désincarnation et au Spirite qui a dû recevoir le dernier soupir de ceux qu'il a aimés.

Alors, nous apparaît lumineuse cette pensée sublime du poète philosophe, cet *impavidum ferient ruinæ*, cette phrase lapidaire qui résume si bien l'état d'âme du chrétien, du spirite, du croyant de l'homme qui a foi en Dieu.

Et alors que certaines orthodoxies nous présentent la mort avec un appareil terrifiant en nous menaçant de souffrances éternelles si nous n'avons su nous faire pardonner nos fautes, alors qu'elles nous offrent comme compensation à des souffrances injustes, des lieux de délices où nous contemplerons Dieu face à face, pour le glorifier du mal qu'il fait subir à ceux que dans son injustice il aurait prédestiné au mal et à l'expiation perpétuelle, le Spiritisme suivant les enseignements mêmes du Christ et suivant la révélation, nous donne la certitude que notre consanguinité avec Dieu nous prédestine au contraire à des vies successives, nombreuses, sans fin, où nous serons appelés à des existences toujours meilleures nous rapprochant du but inlassablement poursuivi, de la demeure du Père.

Loin de nous désormais ces appareils funèbres dont le préjugé et une caste intéressée nous font comme une obligation. La camarde que l'on se plaisait à nous montrer avec un rictus effrayant, avec son cortège d'ossements blanchis et d'attributs macabres ne se présente plus à nous comme l'exécuteur des hautes œuvres d'un destin implacable et irrévocable. Elle ne vient pas à nous comme le geôlier impitoyable qui va ouvrir pour nous les portes du tombeau au seuil duquel notre âme doit redouter de trouver un juge sévère.

Non, nous ne chanterons plus ces hymnes de trépassés sur un rythme funèbre qui éveille en nos esprits l'idée de l'heure terrible, de l'heure de la vengeance, de l'heure de l'épouvante.

Non ! la mort est bien plutôt la messagère aimée que Dieu nous envoie à l'heure précise marquée par lui dans notre destinée. A sa vue, nos cœurs doivent s'élever vers notre Père céleste qui nous appelle. Le modeste appareil sous lequel elle se présente n'est pas fait pour nous effrayer et nous ne devons pas craindre son approche. Dans sa simplicité il nous donne des enseignements sublimes que nous devons retenir. Ce squelette blanchi, en effet, parle éloquemment à notre esprit. Ne nous donne-t-il pas la mesure de l'inanité de nos efforts quands ils ont pour objet la recherche de ce qui est matière et qui, comme notre corps lui-même, est frappé irrévocablement de fragilité et de déchéance ? Ne nous dit-il pas dans son muet langage que tout ce qui touche à la matière s'arrête au seuil du tombeau ? Dans sa poignante nudité, ne nous enseigne-t-il pas que rien de ce que nous avons pu acquérir de matériel au cours de notre vie ne peut nous survivre et que ces apparences de ce qui fut nous-même s'effriterons bientôt pour retourner au limon qui les a produits ? Ne nous dit-il pas enfin que si de la matière rien ne saurait survivre, notre âme, du moins, survit avec le cortège de bien et de mal que son corps lui a servi à accomplir ? Et alors, se pose le problème redoutable de notre jugement, que notre conscience doit seule résoudre, parce que, seule, elle en possède les éléments. Oui, la mort, vue au travers de ce prisme, vue sous cet angle, est une amie et une consolatrice, non pas seulement pour le juste qui va joyeux à la récompense, mais aussi et surtout pour le méchant, l'orgueilleux, l'avare et l'impie. Eile vient dessiller leurs yeux en leur apportant ce rayon d'amour qui est dans le cœur de notre Père céleste et par lequel notre frère malheureux peut renaître à l'espérance de la rédemption au lieu de se laisser entraîner au découragement, au blasphème et au désespoir.

Le mourant qui s'est laissé aller, que dis-je, qui s'est laissé terroriser par l'idée d'une mort vengeresse, arrive à sa dernière heure avec un sentiment de crainte et d'effroi. Il a bien confiance en Dieu, mais sa confiance n'est pas sans réserve ; car il appréhende toujours, malgré lui, grâce aux enseignements qui lui ont été donnés, la justice vengeresse, la justice implacable. Malgré les exhortations, les encouragements, il donne l'impression angoissante qu'à ce moment suprême, il engage une lutte terrible où son corps semble vouloir échapper aux étreintes réelles de la mort. Son âme semble vouloir se retrancher, se défendre de terminer cette existence dont elle a conscience parce qu'elle est effrayée au moment de franchir la porte fatale qui s'ouvre sur un inconnu que, malgré tout, elle redoute.

Mais passons. Je n'ai voulu revivre ici les scènes poignantes de l'agonie

d'un des nôtres que pour en tirer la conclusion pratique que voici. Les enseignements donnés par les religions, quelles qu'elles soient, ont presque tous pour effet de terroriser, de frapper l'imagination et désespérer les cœurs à l'aspect de la mort. Ce sont à proprement parler des méthodes d'éducation créées suivant les milieux, les tempéraments et pour les besoins d'une cause. C'est par la crainte que l'on règne, a dit un philosophe, et c'est en semant la crainte et l'épouvante de la mort que certaines religions ont pu établir leur autorité et leur règne. Mais il n'est plus le temps où la raison devait nécessairement capituler devant le dogme. Il n'est plus le temps où l'on pouvait imposer à l'homme la mesure de sa foi et de sa croyance. Il n'est plus le temps où le spectre de peines éternelles encourues par la presque et totalité de l'humanité terrorisait les esprits, obnubilait la raison, paralysait et annihilait la volonté. Le Christ a vaincu la mort, dit l'Evangile. Il nous l'a montrée désarmée de cet aiguillon dont on nous faisait une menace. Il en a fait une amie, une messagère fidèle et bienveillante qui nous ouvre les portes de l'Au-delà où nous sommes appelés à vivre une vie meilleure suivant que nous l'aurons méritée.

A la mort, dégagée de la matière de son corps charnel, notre âme, libre enfin, s'élance dans l'espace, dans l'immense, dans l'infini qui est bien son atmosphère. Tantôt, comme l'aigle superbe, elle vole sans jamais se lasser jusqu'aux plus hauts séjours. Tantôt, telle la joyeuse colombe, elle revient à cette terre, frôler les fleurs d'amour que son cœur y a laissées. Alors, chose étrange, mais chose troublante et bien consolante aussi, alors notre cœur bat aux souvenirs funèbres, aux souvenirs de douleur, au souvenir du foyer désert. D'où viennent ces souvenirs ? Oh alors, croyons à nos morts, à ces vivants de l'espace, que la faiblesse de nos sens nous empêche de voir et de sentir ! Croyons à eux, car dans nos pensées et dans nos rêves ce sont leurs âmes qui viennent et passent avec de doux pensers, avec des élans d'un amour pur immatériel, parce que puisé à la source même d'amour, dans le cœur de notre Père céleste.

Consolons-nous donc à la pensée de nos morts chéris. Ceux que nous pleurons ne sont pas morts tout entiers. Leur dépouille charnelle peut reposer à jamais dans la terre bénie que nos larmes auront arrosée, et si rien ne doit plus s'agiter dans cette pincée de poussière que le vent emportera, quelque chose, et précisément ce qu'il y a de meilleur et de plus précieux, leur âme plane au-dessus de ce qui fut leur corps et sa nature spirituelle lui permet, aussi prompte que la pensée, de nous visiter, nous aider, nous aimer. Non ! ne pleurons plus nos morts, puisque leur âme existe. Ils sont là près de nous, ces chers disparus, nous frôlant, nous pressant de leur forme invisible. Nos sens imparfaits ne nous permettent pas de percer cet impénétrable rideau qui les obnubile à nos sens, mais nous ne pouvons nous sous-

traire au sentiment intime qui est aussi un appel de leur part, que ce que nous appelons la mort est une renaissance.

Espérons donc ! En mourant à notre existence matérielle actuelle, nous renaissons à une autre vie, sous d'autres cieux, dit le poète. Mais il faut que notre court séjour dans ce monde ne soit pas infécond, afin que, quand sonnera pour nous l'heure de la délivrance, il nous soit donné de renaître comme ces âmes amies qui nous ont précédés dans cet Au-delà mystérieux où elles nous attendent. Soyons hommes de bien, hommes selon le cœur de Dieu; car l'homme de bien pour qui la mort est une aurore se lèvera ainsi qu'un soleil mystique sur la nuit de la tombe. Il luira et portera à son tour les bienfaits de son amour à ses frères en humanité qui subissent l'épreuve.

Qu'est-ce que la vie ?

L'homme naît pour lutter afin de dégager l'esprit du corps matériel. Voyageur de l'espace, il va de monde en monde à la conquête d'un bonheur toujours plus grand. Son passé le suit avec ses expiations, ses défaites et ses victoires ; et ce passé est pour lui l'épreuve féconde dont chaque vie est le fruit. Ainsi sa vie, ses existences ont des racines profondes qui s'étendent à l'infini dans le passé pour prendre naissance aux confins de la néo-humanité. C'est à ce moment précis que le souffle divin pénétra dans son âme rudimentaire, provoquant son éclosion à l'humanité, après ses évolutions au travers des règnes minéral, végétal et animal.

La vie a son principe dans le principe même de la matière, quand nous nous plaçons sur le plan physique. Et, quand nous élevons sur le plan spirituel, intellectuel, psychique, ce que nous dénommons la vie a son principe en Dieu lui-même dont notre âme est une irradiation d'amour.

De sorte que, de déduction en déduction, en appliquant successivement à l'homme matière, les lois du transformisme qui sont à la base des données et des vérités scientifiques: rien ne se crée, rien ne se perd, nous arrivons à cette conclusion inéluctable que l'homme en ses origines est infini, et que conséquemment il est aussi infini en ses fins.

Or, rien ne nous dit, rien ne nous prouve que le problème qui se pose pour la nature matérielle de l'homme ne soit pas aussi le problème qui se pose pour sa nature spirituelle. Et si la solution de l'un est juste, nous devons en inférer que la solution de l'autre est juste aussi. La connexité, la similitude de ces deux états, en apparence si distincts, impose une loi et une solution commune. Au surplus, n'avons-nous pas pour sanctionner cette théorie la confirmation donnée par le Christ lui-même quand il nous dit: « Vous êtes tous des Dieux » ?

Forts de cette interprétation qui n'est en somme qu'une déduction ration-

nelle et logique, nous ne craignons plus l'anathème et l'excommunication parce que nous aurons proclamé, avec ces principes de vie, que l'homme a préexisté et qu'il doit nécessairement se survivre.

Nous ajouterons aussi que la conséquence de la survie et de la préexistence est nécessairement la réincarnation.

Et c'est précisément dans cette synthèse merveilleuse, formidable, *impie et diabolique d'après certaines orthodoxies*, sublime et consolante pour le chrétien spirite, que réside, si j'ose ainsi m'exprimer, la doctrine fondamentale du Spiritisme. Car c'est cette doctrine étonnante et pourtant si simple et si vraie qui est la pierre angulaire même de l'enseignement sincèrement chrétien qui réduit à néant d'autres enseignements ne répondant en rien à l'idée généreuse que Jésus-Christ nous a apportée. Au surplus, ces enseignements ne furent-ils pas créés de toute pièces pour servir des intérêts et les besoins d'une cause étrangère à l'idée d'amour, à l'idée de Dieu ?

L'idée de la vie ne saurait donc être rapetissée à nos conceptions par trop mesquines et matérielles, car il semble bien que l'homme veuille limiter la vie à la période de son évolution sur cette terre. C'est là, en effet, une conception enfantine et égoïste qui semblerait nous constituer comme le pivot autour duquel évolueraient les êtres de tous les règnes. Tandis que nous ne sommes en réalité que des atomes de poussière dépendant de la gravitation générale et évoluant en vertu des grandes lois d'harmonie qui régissent la nature tout entière au même titre que tous les êtres de la création.

Point n'est besoin de profonds raisonnements philosophiques pour être frappés de l'évidence et de la rigoureuse sincérité de ce fait. Que l'homme s'isole dans la nature pour se recueillir un instant. Oh ! combien il se sent petit quand seul, devant l'Océan, sous un ciel bleu resplendissant dans la nuit de ses milliards d'étoiles, le sombre azur et la grande voix de la mer remplissent sa pensée ! Le silence de la nuit plane majestueusement sur l'harmonie profonde des flots mollement cadencés. Alors, malgré lui son cœur éclate sous l'influence écrasante de la majesté de Dieu. Il pense et il sent que les merveilles qui se présentent à lui l'inondent, le sollicitent et l'attirent. Malgré lui, il est entraîné dans ce formidable mouvement dont il a conscience de faire partie. Que sa pensée se reporte dans le passé ou qu'elle envisage l'avenir, la sensation de l'infini passé et de l'infini futur le subjugue et l'entraîne comme en un tourbillon immense, dans lequel il se sent appelé à jouer un rôle, quelque infinitésimale que soit sa personnalité.

La vie n'est donc point cette période de notre existence actuelle qui, pour les uns, est limitée à une aurore, pour d'autres à quelques jours, quelques années, car elle n'est à proprement parler qu'une épisode plus ou moins éphémère de notre vie réelle, de notre vie intégrale.

Le mot VIE, au sens propre du mot, est un terme générique qui est très

improprement employé pour désigner l'existence matérielle de l'être, alors qu'il embrasse au contraire tous les êtres matériels et immatériels, visibles et invisibles qui évoluent dans le cosmos, dans l'univers. La vie est cette manifestation formidable de force qui éclate autour de nous et en nous dans les mondes visibles comme dans les mondes invisibles et qui obéit à des lois dont le principe nous échappe et que nous étayons sur des apparences, sur des résultats ; c'est une force que l'analyse et la synthèse tour à tour s'efforcent de renfermer dans des règles qui servent de base et de fondement à la science officielle, mais qui en dernier ressort aboutissent à Dieu.

La vie est une conséquence et non un principe ; elle est bien plus un état particulier de la matière qu'elle anime que la maîtresse de cette matière. La force détermine la vie et la vie cesse où la force n'agit pas. La force, principe idéal est à l'état latent, à l'état neutre dans la nature, et son activité et sa fécondité sont fonctions de la volonté suprême à laquelle seule elle obéit, Dieu.

La vie est bien une manifestation particulière de la force universelle ; et, suivant les conditions particulières dans lesquelles s'exerce la force, les manifestations de vie sont différentes ou semblables. La force étant partout, puisque c'est en elle que gravite l'Univers, la Vie est donc partout puisqu'elle en est la relativité directe : donc la mort n'existe pas.

La vie immortelle surgit du trépas, a dit un poète !

L'homme sent que le passé l'obsède et que l'avenir le sollicite. Son évolution présente lui donne la sensation exacte, précise de sa fragilité du moment qui passe et lui donne conscience de la réalité. Lui aussi, il appartient à ce monde, à cet univers, immense, infini : Il en fait partie au même titre que tous les êtres de cet univers. Et de même qu'il lui est impossible d'assigner une date, un point de départ, une origine à tout ce qui tombe sous ses sens, de même aussi il est amené à conclure logiquement que partie même infinitésimale du grand tout, il est nécessairement assujetti aux mêmes lois. Dès lors son origine n'est point celle que lui donne la naissance de son corps.

Poursuivant son raisonnement, il est amené à déduire que lui aussi, en tant que matière, est assujetti aux lois de la matière. Or donc, si tout se transforme et rien ne se crée, lui aussi, arrivé à ce point précis de son évolution qu'est la mort, il a subi les lois de la transformation. Son évolution présente limite à quelques années seulement l'échéance de la transformation qu'il subira encore. Les lois de transformation qui s'appliquent à tous les êtres, l'amènent à conclure que cette période n'est pas la première ou tout au moins, ne sera pas la dernière, puisque la nature lui imposera ses lois de transformation à l'heure dite. La transformation le prendra donc comme elle l'a déjà pris. D'où il conclut logiquement qu'il a préexisté, que la transformation qui l'a fait ce qu'il est se produira jusqu'au moment de la dissolution à venir, laquelle

sera l'aurore d'une transformation nouvelle. Il reviendra donc à une existence matérielle, sous des aspects qui lui sont inconnus à l'heure présente et qui sont le secret de l'heure où aura sonné pour lui l'heure de sa réincarnation. N'est-il pas logique d'après cet aperçu succinct de proclamer que la préexistence de l'être comme sa survie sont fatalement la conséquence de la vie actuelle? Ainsi chaque état, passé, présent et futur, constitue comme les anneaux de la chaîne de vie dont le premier chaînon est au sein de Dieu lui-même, et dont le dernier qui semble le but suprême, le but inlassablement poursuivi, mais jamais atteint,est aussi infini que Dieu lui-même puisqu'il est l'infini.

D'une manière générale, suivant les règnes particuliers dans lesquels est classée la matière, les phénomènes de vie suivent assez normalement une marche, un processus égal et semblable. Les fonctions de la vie de l'homme sous les mêmes latitudes, semblent suivre des lois communes qui ne comportent que peu de dérogations. Mais c'est au moment précis où l'évolution change de nature, c'est-à-dire au moment où la transformation de la matière s'opère, que l'on voit se produire les plus formidables phénomènes qui soient. Phénomènes que l'homme désigne très improprement en les qualifiant de mort, alors qu'ils sont la manifestation d'une vie surintense de dissolution.

La mort correspond au moment précis de la dissociation où l'âme quitte son corps charnel pour aller à l'accomplissement de sa destinée sur un plan qui lui est propre. A ce moment, la forme de vie se transforme complètement par le fait de la désertion, du départ de l'âme. La vie nouvelle qui désormais anime ce corps ainsi abandonné par son âme est absolument contraire à ce qu'elle était au cours de l'incarnation de l'âme.

La vie qui jusqu'ici était une source féconde de progression, d'activité, d'énergie dans le sens de l'évolution, devient au contraire une force suractive qui se manifeste par des phénomènes de décomposition, de désagrégation et de transformation. La matière comme entraînée par une force négative, force de destruction, se transforme ; et avec une effrayante rapidité, la conversion en molécules impalpables, atomiques de ce que fut le corps s'opèreautomatiquement, toujours en vertu de lois universelles que nous ne connaissons que par leurs effets et dont les causes mystérieuses nous font pressentir Dieu.

Aussi, qu'après la dissociation de l'âme avec le corps, ce dernier soit jetéen pâture aux bêtes féroces, aux vers, aux monstres de la mer ou aux flammes des bûchers, il n'importe. La dissolution de la matière ne saurait entraîner sa disparition complète, son anéantissement ; elle ne produit qu'une dissociation molléculaire, atomique qui produira une matière de même nature, laquelle servira à son tour à la reconstitution d'organes et d'êtres sembla-

bles. C'est donc la perpétuité dans l'action avec des étapes où la nature semble anéantie, alors qu'elle ne fait que se recueillir pour recourir à un perpétuel recommencement. La matière est infinie dans ses fins et si la matière est soumise à telle destinée, à combien plus forte raison cent fois l'âme est-elle assujettie à de mêmes lois. La matière est immortelle ; l'âme est immortelle ; « nous sommes tous des dieux ».

Avant de terminer cette étude, écoutons la voix de la philosophie, de la pensée humaine.

L'homme rare, l'homme grand, l'homme de génie, ne peut devenir tel en une seule existence et doit avoir existé bien des fois déjà avant d'avoir atteint à cette pureté de sentiments, à cette impulsion instinctive pour tout ce qui est de beau, vrai et bon. La Nature n'est autre que l'échelle de résurrection qui, degré par degré, nous conduit de l'abîme de la mort éternelle au sommet de la vie. La nature doit nous faire mourir parce qu'elle doit nous faire revivre ; en elle, chaque mort est une renaissance, car il n'y a pas de principe de mort en elle, puisqu'elle est la Vie et qu'en elle tout est vie.

La mort, dit Leibnitz, n'est, comme la naissance, qu'une transformation ; il n'y a pas de mort, mais un progrès perpétuel et spontané du monde tout entier vers le comble de beauté et de perfection universelle dont les œuvres de Dieu sont capables ; le monde marche donc vers une condition meilleure.

La vie de chaque créature n'est qu'une suite d'états, tous liés entre eux, c'est-à-dire comme une chaîne dans laquelle l'existence présente, à un moment donné, figure comme un anneau distinct mais néanmoins lié à toute la chaîne. C'est la nature de la substance créée de changer continuellement suivant un certain ordre qui la conduit spontanément par tous les états qui lui arrivent, de telle sorte que celui qui verrait tout, verrait dans son état présent tous ses états passés et à venir.

Nous mourons plus d'une fois, et comme nous ne sommes que des parties de cet univers, nous changeons de forme pour reprendre vie ailleurs, ce qui est un bien puisque c'est un chemin pour perfectionner notre être et arriver ainsi à un nombre infini de connaissances.

Ainsi, l'horizon qui s'ouvre à nos yeux devant la perspective de la vie est immense et fécond. Ce n'est pas en quelques considérations bien superficielles que nous pourrons découvrir les profondeurs de ce mystérieux problème de la vie de l'homme et de ses évolutions matérielles ; mais il nous a été possible, malgré le cercle étroit dans lequel nous nous sommes renfermés, d'envisager sous leur vrai jour les vérités que sur ce sujet nous enseigne le Spiritisme et qui procèdent de celles que Jésus-Christ nous a apportées.

Ce ne sont pas, je l'ai dit maintes fois, des élucubrations nouvelles, des interprétations fantaisistes et personnelles que nous avons développées, mais

bien plutôt des instructions dont nous trouvons des traces profondes dans les philosophies de tous les temps et qui nous ont été données par nos amis de l'espace.

C'est à eux aussi que nous devons ces indications consolantes qui viennent apporter à nos études et à nos abstractions comme une trêve d'amour et de joie.

Sachant par expérience sans doute que l'homme ne peut indéfiniment s'absorber dans un idéal, si séduisant, si merveilleux soit-il, et qu'il lui faut, sur l'autel de son cœur, une réalité pouvant affecter sa nature matérielle et frapper ses sens, ils viennent, ces amis de Dieu, renversant le veau d'or et éloignant de nous les séductions charnelles dont nous faisons si complaisamment nos idoles, ils viennent, dis-je, nous rappeler que le maître a consacré son amour, son dévouement et son sacrifice en mourant volontairement sur la croix.

Le Christ est au-dessus de l'humanité comme le modèle est au-dessus de celui qui le suit, suivons notre modèle. La croix réhabilitée aux yeux du chrétien depuis que le sublime crucifié l'a sanctifiée en répandant jusqu'à la dernière goutte de son sang, s'élève, labarum tutélaire, pour nous protéger de son ombre et nous recevoir dans ses bras qu'elle tend inlassablement sur nous. C'est notre consolation ; c'est notre espérance ; c'est notre salut ; allons à la Croix.

En vain l'insensé, matérialiste ou athée, a-t-il cru pouvoir renverser cette croix. Ses racines plongent dans les profondeurs de l'humanité et résisteront à tous les efforts. La croix a restauré le royaume de notre Père céleste sur cette terre. C'est en vain que la stérile envie, à l'haleine glacée et empoisonnée a exhalé sa rage et son venin ; les temps sont proches où le souffle de vérité annoncé par le Christ balayera comme un fétu les derniers vestiges du mal enfin vaincu. Serrons-nous donc aux pieds de la croix, car après avoir été notre bouclier tutélaire, elle sera un jour notre récompense si nous avons su la mériter sur le champ d'honneur de la vie.

DUBOIS DE MONTREYNAUD.

Extraits de l'Ouvrage inédit :

L'AMOUR ET L'IMMORTALITÉ

Par EDMOND BENOIT

(*Suite.*)

DIFFICULTÉS POUR COMMUNIQUER AVEC LE MONDE INVISIBLE

Allan Kardec rendit un grand service à l'humanité en se livrant à une étude approfondie des phénomènes psychiques.

Les tables tournantes, après avoir passionné le Nouveau-Monde, firent irruption dans les salons parisiens, et pendant quelques années amusèrent le public mondain.

Allan Kardec étudia ces phénomènes avec science et méthode, et ne tarda pas à être convaincu que les entités qui se manifestaient à l'aide de la table avaient une individualité propre, absolument indépendante des personnes présentes.

Malgré la longueur de ce mode de communication, il est rare que ceux qui s'y livrent avec persévérance n'obtiennent pas par ce moyen des faits d'identité irrécusables.

Malheureusement, le désir de réussir plus vite à déchirer le voile qui nous cache le monde invisible, a donné naissance à un grand nombre d'autres moyens plus expéditifs, mais avec lesquels la suggestion et l'autosuggestion rendent suspects les résultats obtenus.

Cet écueil est surtout à redouter avec les médiums écrivains, chez lesquels l'auto-suggestion joue un rôle tellement prépondérant, qu'on peut affirmer que les trois quarts des communications écrites émanent du cerveau des médiums.

Je formule donc ainsi le critérium, qui devra faire accepter ou rejeter une médiumnité, certain de rendre un signalé service à la cause du spiritisme :

Tout mode de communication, avec lequel on ne pourra pas obtenir couramment des choses inconnues du médium, tels que noms, dates, etc., doit être considéré cpmme défectueux et abandonné.

Nous sommes obligés de constater que, quoique la preuve soit faite de la possibilité des communications avec l'au-delà, nous n'avons jusqu'ici appris que peu de chose sur la vie des esprits dans l'espace.

Essayons d'expliquer la cause de cette quasi-impossibilité d'obtenir des détails, ayant un caractère de certitude, au moyen des évocations spirites.

Je crois que les esprits qui flottent dans l'espace, ceux par conséquent qui entendent nos premiers appels sont généralement peu avancés. Ce sont eux, qui, dans la plupart des cas, produisent les phénomènes de typtologie et les coups frappés. Rivés à la partie inférieure de notre atmosphère, ils ne connaissent que peu de chose du monde invisible.

L'acuité de leur vue étant très limitée, ne pouvant parcourir que des horizons très bornés, ils ne peuvent pas nous apprendre grand'chose.

Étant donné la jeunesse de notre humanité, ces esprits constituent encore les trois quarts de la population de l'au-delà. Ils continuent à errer et à vivre autour de nos habitations, recherchant et entourant ceux qui sont sympathiques aux goûts, penchants et vices qu'ils avaient de leur vivant, fréquentant les tables de jeu, cabarets et autres lieux de plaisir où ils se plaisaient sur terre.

Ayant un plan de conscience peu développé, ils se donnent sans scrupule le malin plaisir de se communiquer aux lieu et place de ceux que nous appelons, et de se parer de leurs noms et de leurs titres.

Quant aux esprits plus évolués, auxquels leur valeur intellectuelle et morale a permis de déserter la partie inférieure de notre atmosphère pour habiter des sphères plus élevées, ils comprennent l'utilité qu'il y a pour le progrès des humains à ce que les influences de l'au-delà n'agissent sur eux qu'exceptionnellement, et qu'aucune révélation ne leur soit faite sans la permission des esprits de sagesse.

Sans vouloir interdire tout commerce avec le monde invisible à ceux qui sont avides de phénomènes, je leur recommande de n'ajouter qu'une foi limitée aux communications concernant les intérêts matériels : Fortune, santé, réussite, etc.

Souvenons-nous qu'il y a deux choses auxquelles l'homme croit avec une extrême facilité : Ce qu'il désire et ce qu'il redoute, et qu'il met généralement une extrême complaisance à se tromper et à se laisser tromper, par des effets de suggestion et d'auto-suggestion, pour tout ce qui touche à ses intérêts personnels.

Je serais incomplet, si au nombre des causes qui nous empêchent d'obtenir des détails ayant un caractère d'exactitude sur la vie des esprits dans l'espace, je ne donnais pas le motif principal qui empêche le cerveau matériel de nos médiums de traduire fidèlement les détails qui leur sont révélés.

En effet, ces détails diffèrent tellement de tout ce que nous pouvons concevoir, ont un tel caractère d'invraisemblance, que tout médium, au premier abord, est disposé à les repousser, se croyant le jouet d'une illusion ou d'un esprit trompeur.

Je vais citer un exemple, à l'appui de cette hypothèse.

Reculons de dix ans en arrière et supposons qu'un esprit, agissant sur le

cerveau d'un médium, ait eu l'intention de lui apprendre que dans l'autre monde, les esprits correspondent entre eux par la pensée, et se les communiquent à des distances très éloignées, et ait voulu l'informer que dans quelques années, nos connaissances scientifiques s'enrichiraient d'un nouveau mode de correspondance, qui aura de l'analogie avec celui qui est employé dans le séjour des âmes, puisqu'il n'y aura plus besoin de fils conducteurs.

Cette merveilleuse découverte produira une révolution dans les rapports entre les hommes et les peuples, supprimant sur mer les cables surannés qui relient les continents sur terre ; les interminables bordures de poteaux et de fils télégraphiques qui courent le long de nos routes.

Si le médium qui reçoit ce message est absolument mécanique, faculté très rare, il le transmettra sans rien y changer, mais il l'accueillera avec défiance, craignant d'être trompé. Tous les assistants feront chorus avec lui, croyant faire œuvre de prudence et de sagesse, et la missive sera suspectée, et peut-être raillée, et on évitera d'en parler.

Si au contraire, le médium n'est qu'intuitif, faculté très commune, il repoussera énergiquement la communication et refusera de la traduire ; de sorte que dans les deux cas, il aura été impossible à un esprit bien intentionné de nous faire connaître la merveilleuse découverte dont notre Humanité devait être prochainement dotée, parce que notre cerveau ne peut concevoir que ce qu'il connaît et voit habituellement.

Comme nous pouvons supposer que tout diffère d'une façon absolue dans les deux mondes, quand même les choses qui nous seraient révélées seraient exactes, comme elles sembleraient sangrenues à nos médiums, aucun d'eux ne consentirait à les traduire.

Cette crainte d'être dupe est très humaine ; elle constitue même une qualité permettant de nous défendre contre la fourberie civilisée, mais qui sait si elle n'est pas cause si nous sommes privés de connaître certains détails très intéressants concernant la vie des esprits dans l'au-delà.

Je crois avec Fourier que la solution de la question sociale, d'où dépend la paix du monde et le bonheur de l'humanité facilitera l'apparition de nouveaux moyens de correspondance plus sûrs que ceux que nous possédons actuellement, qui fortifieront notre foi en l'immortalité de l'âme, et donneront l'espérance et la sérénité à ceux qui vont quitter la terre.

(*A suivre.*) EDMOND BENOIT.

L'ÉVOLUTION DES SCIENCES PSYCHIQUES

VI

Médiums et fluides *(suite)*.

E. — *Les plateaux alphabétiques.* — Un moyen plus rapide de communiquer avec les esprits consiste à avoir un plateau (1) sur lequel les lettres de l'alphabet, ainsi que les chiffres et signes conventionnels tels que oui, non, ?, et le nom divin ou signe divin (étoile à six branches) pour les esprits dont on n'est pas sûr. On somme ces derniers de jurer sur le signe représentant le nom divin, qu'ils sont bien ceux que l'on évoque ; s'ils ne répondent pas, on est renseigné que l'on a affaire à des mystificateurs. Il vaut mieux alors ne pas continuer.

Les lettres sont désignées par des coups frappés dans la table lorsque le doigt ou tout autre objet tenu par le médium passe au-dessus de la lettre que l'esprit veut donner.

Les personnes qui ne peuvent pas obtenir de coups frappés ont avantage à employer la planchette à roulettes, qui désigne les lettres par une flèche et se manœuvre par les mains des médiums (il vaut mieux être deux) à plat sur la planchette sans appuyer et en laissant le mouvement se produire en tous sens.

Il faudrait choisir des planchettes minces et légères et non vernies de préférence.

F. — *Nouveau plateau pour la médiumnité.* — Les médiums sensitifs devraient ne jamais pratiquer les médiumnités matérielles désignées ci-dessus, leurs fluides s'émanant trop facilement de leur organisme ; cependant il y a une médiumnité qu'ils peuvent pratiquer sans danger pour eux, c'est la médiumnité au plateau tel que nous allons l'indiquer.

On prend une pièce de bois longue d'environ une main et large de deux doigts ; cette planchette se fixe à l'aide d'une vis à frottement libre à l'une de ses extrémités, l'autre restant libre.

Avoir soin de ne pas trop serrer pour que le jeu de la planchette se produise librement ; on adapte à l'extrémité de cette planchette une aiguille de cinquante centimètres de long en métal léger, tel que l'aluminium, puis sur l'arc de cercle décrit par la pointe de l'aiguille, on marque les diverses lettres de l'alphabet et les signes conventionnels habituels.

Un seul médium plaçant sa main sur la planchette peut la faire mouvoir.

(1) La Librairie spirite peut les fournir au prix de 5 fr. en carton.

Ce petit appareil demande très peu de fluide et à ce titre est à recommander aux groupes spirites.

G. — *Médiums écrivains.* — Il y a trois sortes de médiums écrivains: les intuitifs purs, les semi-intuitifs ou semi-mécaniques et les mécaniques purs.

1° *Intuitifs.*

Ces médiums sont peu nombreux, ils ne donnent aucune garantie, car leurs propres pensées se mêlent continuellement à celles de l'esprit qui veut se communiquer.

On trouve des médiums intuitifs parmi les poètes, surtout ceux qui composent sans réflexion des pièces de vers entières et à heure non choisie par eux.

Les médiums intuitifs pourraient essayer de devenir semi-mécaniques et leur fluide se dégageant de plus en plus, les résultats qu'ils obtiendraient seraient plus concluants.

Souvent les médiums intuitifs qui prennent pour leurs les communications qu'ils reçoivent sont sujets aux idées noires, suggestions de mauvais esprits. S'ils en connaissaient la source, ils n'y attacheraient plus la même attention.

2° *Semi-mécaniques.*

On appelle semi-mécaniques, les médiums dont la main se meut mécaniquement, mais qui ont conscience de ce qu'ils écrivent au moment de la formation des mots.

Ce sont les meilleurs des trois catégories de médiums écrivains, car il y a une moindre quantité de fluide à dépenser que chez les mécaniques purs et plus de véracité que chez les intuitifs.

C'est aussi la médiumnité la plus répandue.

3° *Mécaniques.*

Ces médiums n'ont aucune conscience de ce qu'ils écrivent, leurs pensées peuvent se concentrer sur un sujet tout autre que celui de la communication, sans que cette dernière soit altérée.

H. — *Médiumnité auditive.* — Voici quelques conseils pour essayer : se mettre dans un endroit calme, où les bruits soient les moindres, prier Dieu de vous permettre d'entendre par la voie de l'âme et de vous envoyer de bons esprits.

Celui qui entendra des bruissements pourra continuer : ces bruissements se préciseront peu à peu et bientôt il entendra des mots, des paroles distinctes, et enfin des phrases.

Cependant il est nécessaire de bien concentrer son attention sur cette

audition et d'éliminer les bruits extérieurs qui pourraient parvenir à votre oreille.

Il faut se méfier également des médiums auditifs qui disent entendre les anges leur parler et leur conseiller de faire des choses extravagantes ; ces malheureux sont obsédés, il faut essayer de les raisonner pour que les esprits aient moins de prise sur eux.

Quand on devient médium auditif, il faut veiller avec soin sur ses actes, ses paroles et ses pensées, car, en cas d'obsession, on ne peut pas ne pas entendre ce que disent les obsesseurs, et malheureusement ils ne s'en privent pas.

(*A suivre.*) M. J.

Causeries philosophiques

La Pluralité des existences

La pluralité des existences a été affirmée par les spirites d'après les révélations des esprits. Suivant ces révélations, l'esprit constitue la véritable personnalité ; la mort du corps ne l'anéantit pas. Il reste quelque temps dans l'espace, à l'état d'erraticité suivant l'expression d'Allan Kardec, temps très variable, pour revêtir ensuite un nouveau corps matériel.

Les matérialisations d'esprits obtenues avec le concours de quelques médiums, notamment avec Eusapia Paladino, peuvent être considées comme une confirmation des affirmations spirites obtenue par un moyen différent. Si un esprit qui a déjà vécu et que les assistants reconnaissent, peut revêtir momentanément une forme matérielle, c'est qu'il a continué d'exister après la mort du corps. Il n'y a donc rien d'impossible à ce que, par une nouvelle naissance, il reprenne l'existence terrestre.

La pluralité des existences a été confirmée encore d'une autre façon. D'après certaines expériences de magnétisme et de régression de la mémoire, dont les plus remarquables faites par le colonel de Rochas, des sujets ont été amenés à se rappeler avoir vécu des existences antérieures, à celle présente ; ils ont donné des précisions sur ces existences et sur le temps qui s'est écoulé entre deux successives. D'après leurs dires, l'esprit peut changer de sexe, ce qu'avaient déjà annoncé les révélations spirites.

Le phénomène de régression de la mémoire a été expérimenté et constaté par des personnes non spirites, tel Pierre Janet qui ramena par ce moyen une de ses malades à une époque où elle avait été enceinte et provoqua ainsi accidentellement tous les signes de l'ancienne grossesse, y compris la

proéminence de l'abdomen, en même temps que les déclarations relatives à cet état. Ces expériences ne sont pas, comme on le voit, exclusivement du domaine spirite et leur valeur s'en trouve augmentée.

Quelques très rares personnes ont dit, dans leur état naturel, se souvenir d'une existence antérieure. Autre confirmation du même fait dans laquelle le magnétisme n'intervient pas comme dans la précédente.

Les aptitudes innées, si facilement observables avec un peu d'attention, ne s'expliquent bien que par la pluralité des existences. Et ici il suffit de l'observation simple, sans révélation, sans médiums, sans magnétisme. Ce moyen d'investigation est à la portée de tout le monde; il ne présente rien d'occulte et il peut fournir bien des renseignements.

Nous voulons signaler un autre moyen encore différent des précédents et que le hasard nous a permis de remarquer. C'est celui d'un jeune homme de dix-huit à vingt ans qui ressemble extraordinairement à son arrière-grand-père au dire de ceux qui le connaissent et ont connu l'aïeul. Cette ressemblance serait typique et frappante, et de nature à indiquer que c'est l'aïeul qui revient dans son arrière-petit-fils. Le père à qui j'en parlais, le reconnut et me signala un cas semblable dans une famille alliée à la sienne; un jeune homme ressemble d'une manière frappante et caractéristique à son arrière-grand'mère. Entre les décès de l'aïeul et de l'aïeule et la naissance du descendant leur ressemblant il s'est écoulé dans un cas dix-sept ans et dans l'autre dix-neuf.

Ces familles habitant Paris et la banlieue il serait relativement facile à des personnes que la question intéresserait de contrôler mes investigations et de se rendre compte de leur valeur.

Ayant découvert ces deux cas dans le cercle restreint de mes relations, le public pourrait en découvrir un bien plus grand nombre si son attention était appelée sur ce point. Je crois devoir insister sur ce fait que ces investigations sont absolument indépendantes du spiritisme, du magnétisme, de la mémoire du sujet et ne nécessitent l'intervention d'aucun médium.

La pluralité des existences, impliquant la persistance de l'esprit après la mort du corps, est ainsi affirmée par des moyens bien divers et indépendants les uns des autres. Si aucun d'eux n'a une force probante absolue, leur concordance aboutit tout au moins à une grande probabilité. Et cette concordance n'est pas bornée au fait principal mais elle s'étend aussi à ses diverses modalités : Temps plus ou moins long et très variable entre deux existences successives ; possibilités de changer de sexe ; conservation du caractère, des qualités, des défauts et des particularités incohérentes à l'individu.

Contre ces faits nombreux, concordants comme enseignement et divers dans leurs manifestations, il n'y en a pas qui les infirment et qui tendent à

établir le contraire. Ils doivent satisfaire celui qui est sans parti pris et ne demande qu'à s'éclairer.

On peut en déduire des conséquences très intéressantes. Ainsi étant donnés le caractère, les goûts, les habitudes d'un individu ainsi que le milieu dans lequel il vit, on pourra chercher à en déduire quelle a été son existence antérieure à la présente et quelle pourra être celle future. La proportion des individus ressemblant à un de leurs ancêtres nous donnera une indication de la mesure dans laquelle ceux-ci reviennent dans leur propre famille. On pourra étudier sur eux les transformations dont nous sommes susceptibles dans la suite des temps et l'influence du changement de milieu, car celui-ci varie à chaque existence nouvelle.

On ne tardera pas à reconnaître combien les transformations sont lentes, ce que Gustave Le Bon a observé déjà, comment on peut les obtenir, quelles en sont les conditions. On sera mieux fixé sur la valeur des prétendus améliorations sociales et on pourra avoir quelques données rationnelles sur la vie future, ce qui ne serait pas à dédaigner.

ÉDOUARD GUIBAL.

***

On vient de vous entretenir, chers lecteurs, de la pluralité des existences et l'on vous a montré avec raison que cette croyance ne repose pas uniquement sur les révélations des esprits.

Nous savions déjà que, sans remonter plus haut, elle était familière à nos pères les Gaulois, et que, tombée petit à petit dans l'oubli, elle s'était réveillée trois ans avant l'apparition du *Livre des Esprits*, dans le beau livre *Terre et Ciel* de Jean Reynaud, l'illustre ami de Legouvé et de Pierre Leroux.

Assurément on ne néglige pas la lecture des ouvrages qui traitent des points nouveaux de philosophie, lorsqu'ils sont intéressants et bien écrits ; mais comme on n'a pas toujours le temps de les relire, on les oublie vite, entraîné qu'on est par les idées courantes dont on subit plus qu'on ne pense l'influence. On ne se persuade pas assez de l'utilité qu'il y aurait à les étudier longuement, à les propager et à rechercher quelle a pu être l'origine de leurs enseignements.

Dans la question qui nous occupe, — la pluralité des existences, — il convient de se demander si ce principe admis ne résout pas une foule de questions qui sans lui resteraient inabordables, obscures ou mystérieuses.

Ainsi, quoi de plus rationnel, étant donnée l'existence d'un Dieu absolument parfait, que de penser que toutes ses créatures sont appelées à le connaître et à l'aimer, et, par conséquent, ne peuvent être placées par lui sur la terre que dans des conditions égales leur permettant d'atteindre, après un temps plus ou moins long, le même but, la même fin ?

Or, si nous réfléchissons un seul instant, et que nous nous rendions compte, par exemple, de l'énorme différence qui existe entre l'état, aux points de vue matériel, intellectuel et moral, des peuples civilisés et des peuples sauvages, nous ne tardons pas à reconnaître que ces derniers sont des peuples enfants par rapport aux premiers, et que les peuples civilisés sont plus à même de connaître Dieu et de l'aimer que les peuples barbares. Or, une telle situation, si nous n'admettons qu'une seule existence sur la terre, est tout à fait irrationnelle puisqu'elle nous amène à suspecter la justice divine. Il faut donc conclure que, si les peuples sauvages sont bien des peuples enfants, assurément comme les enfants ils se développeront et atteindront l'âge mûr en devenant civilisés à leur tour.

Jusqu'à présent on a pensé que la loi du progrès était seule en cause dans ces transformations. Telle génération succédant à telle autre accomplissait une série de réformes et de changements qui s'accroissaient de génération en génération, et l'on ne se demandait pas pourquoi la dernière était considérablement plus avantagée que les précédentes et notamment que la plus ancienne, autrement dit singulièrement privilégiée. On parle bien de l'atavisme. Mais avouons que, sans la pluralité des existences, l'atavisme lui-même est bien difficile à expliquer.

L'atavisme, c'est l'influence des générations antérieures sur les générations actuelles, mais si ces générations n'ont entre elles absolument rien de commun, comment peut s'exercer cette influence ? Quelle influence, par exemple, pourra avoir un jeune homme sur un enfant pour l'amener à partager ses études ou ses jeux ?

Les peuples sont constitués par des multitudes d'individus, rattachés les uns aux autres par les liens du sang, la communauté du langage, des coutumes, des mœurs et des lois, et occupant en propriétaires de plus ou moins grandes régions du sol. Si les peuples sauvages, pris dans leur ensemble, finissent par se civiliser, il faut de toute nécessité admettre que les unités qui les composent sont obligées de suivre les mêmes phases pour passer de l'état sauvage à l'état civilisé, par conséquent, admettre pour chacune la pluralité des existences. Raisonner autrement reviendrait à admettre que des enfants, sortant de l'école primaire, pourraient suivre d'emblée, sans préparation, les cours de l'école polytechnique ou de l'école normale supérieure.

Cet exemple montre combien il est utile, suivant l'adage de la sagesse antique, de se connaître soi-même. Et l'on y arrive non seulement en s'examinant personnellement, mais encore en s'étudiant aussi en même temps qu'on observe les autres. Comme alors, en pratiquant ce sport moral, on arrive à devenir indulgent pour autrui et sévère pour soi-même !

Allan Kardec a dit : *Hors la charité pas de salut.* Or, nous n'aurons la

charité que lorsque nous aurons compris que tous nous avons besoin les uns des autres, que tous nous montons les degrés d'une même échelle, et que, si nous ne voulons pas nous immobiliser, nous devons sans cesse, pour nous élever, tendre en même temps une main à ceux qui sont en haut et l'autre à ceux qui sont en bas.

(*A suivre.*) ALGOL.

Sur la réincarnation

Si nous réfléchissions seulement plus, nous verrions avec évidence l'injustice flagrante des croyances basées sur une seule existence ; cette injustice ressort des religions connues, telles que la religion catholique, destinant l'âme après la mort à une éternité de bonheur ou à une éternité de supplices rarement en proportion avec les fautes commises.

Evitons de jeter la pierre à tort, mais crions bien haut la vérité. Elle seule doit nous guider, conduire nos actes. Si nous nous soumettons à elle, nous atteindrons sans peine le bonheur. Personne ne peut trouver le bonheur hors des lois naturelles, étudions donc ces dernières.

Parmi les lois morales que le spiritisme proclame, la sanction des actes par le retour de l'esprit dans un nouveau corps est le plus important problème de notre temps, quelque méprisé et rejeté qu'il soit par la science officielle, pédante et hautaine.

La nature est le grand livre ouvert à notre activité. Nous y puisons la plupart de nos connaissances et celui qui compte sur sa seule personne reçoit peu de chose vis-à-vis de celui qui demande à Dieu ce qui lui est nécessaire.

Est-ce à dire que nous devons renoncer à toute activité ? Non, loin de là, mais nous devons modeler nos actes sur les lois naturelles issues du Divin.

Ainsi guidés, quelques faux pas peuvent nous éloigner de la route, mais nous reprenons pied vite.

La réincarnation est le mode d'avancement que Dieu a choisi pour faire parvenir l'âme primitive jusqu'à Lui.

Laissons donc les rhéteurs ignorants proclamer extravagantes les idées que la logique la plus simple accepte. Laissons les subliminalistes ergoter sur les polygones et les jaillissements d'idées.

Le spiritisme n'a pas besoin de ces complications. Certes, il n'est pas encore, loin de là, au point de vue positif (1) une science parfaite, mais sa morale est définitive, ce qui est le principal.

(1) Nous voulons dire ici que, au point de vue expérimental, le spiritisme a beaucoup à faire ; les communications spirites sont loin d'être aisées, et les esprits de l'au-delà, comme nous-mêmes, se plaignent du mal qu'ils ont à se faire entendre de nous.

La société actuelle, minée d'une part par un cléricalisme aveugle, voulant restaurer des idées vieilles de plus de dix siècles, et d'autre part par une anarchie grandissante, se laisse aller à la dérive, attirée par l'argent (1), et rien que par l'argent.

Un peu de Dieu éclaircirait les consciences, mais dirigeants et dirigés n'en veulent point. Eclaircissons la situation de notre mieux.

Les publications spiritualistes luttent de leur mieux contre l'indifférence, au lieu de payer très cher des expériences, intéressantes certes, mais discutées comme les matérialisations, on devrait répandre la semence morale et nous invitons les possesseurs d'un peu de superflu à distribuer les brochures (2), les publications, à encourager les abonnements, à soutenir les organes principaux de notre cause, surtout ceux qui acceptent et propagent l'idée de réincarnation, seule capable d'améliorer la morale individuelle et sociale.

D'autres contribueront à cette tâche et, Dieu aidant, notre cause ne peut que triompher.

Une idée excellente, à mon avis, serait d'amasser les faits probants de réincarnation, soit par les communications spirites, soit par les procédés hypnotiques (3), et d'en faire un recueil, une sorte de conservatoire permanent sans cesse accru de nouveaux faits, sans cesse en éveil.

A la tête d'une société, un conseil supérieur actif centraliserait ces avis, comme Allan Kardec centralisait les communications reçues des deux mondes.

Il est essentiel de prouver pour faire accepter par les masses, car les affirmations sont une monnaie qui n'a plus cours.

D'autre part, le conseil supérieur de la société qui entreprendrait une telle enquête devrait s'entendre avec les organes spiritualistes d'abord, puis avec la grande presse éclairée pour en publier les résultats. Rien ne s'opposerait à en profiter pour faire un peu de réclame pour les publications.

Un seul Mécène bien intentionné pourrait mettre à bien une telle œuvre Se présentera-t-il?

Travaillons néanmoins en silence en attendant la pleine lumière et donnons à nos travaux l'ordre qui lui est nécessaire, l'inspiration du bien et la passion du vrai.

Pour nous, spirites, l'Univers est à tous, et l'Infini pour tous; le temps est relatif et le succès viendra toujours.

(1) Un exemple fameux de ce que nous affirmons ici nous est donné par les excellents articles de notre collaborateur Rouxel sur les trusts médicaux et littéraires. (*Revue Spirite*, année 1911; *Vie nouvelle*, année 1911.)

(2) Telles que: *Pourquoi la Vie*, de L. Denis (0,10), *Médecine des Esprits* (0,25), *Sociétés anciennes et futures* (0,25).

(3) Régression de la Mémoire, voir les travaux du colonel de Rochas et de L. Denis *Problème de l'Etre et de la Destinée* (2,50).

Un peu plus tôt, un peu plus tard, nous y arriverons.

Avançons si possible cet heureux jour et multiplions pour nos frères et pour nous-mêmes les études bienfaisantes et les méditations utiles.

POESIS.

Nœud défait d'une ficelle dont les deux bouts étaient scellés

Le jeudi 18 avril un phénomène spirite remarquable a eu lieu chez Mme Cornille, médium chez laquelle j'avais obtenu par deux fois, comme chez Mme Vallée, l'expérience de l'aiguille enfilée par du fil en pleine obscurité, et aussi la pendule mise en mouvement sans contact.

Depuis quelques séances j'avais demandé à obtenir qu'un nœud fût défait à une ficelle dont les deux extrémités seraient scellées.

L'Esprit avait promis, essayé et non réussi. Pendant l'intervalle M. Chevreuil, à qui j'en avais parlé, confia à Mme Cornille une ficelle à nœud dont les bouts avaient été scellés par lui sur un carton; et les deux bouts s'enchevêtrant dans le carton, de manière à rendre la chose indéfaisable par un être humain.

Il avait dit à Mme Cornille de lui rendre la ficelle quand l'expérience aurait réussi.

Quelques jours après le nœud a été défait, ce que vint me faire constater M. Cornille en passant chez moi pour le porter chez M. Chevreuil.

Or, le 18 avril, en ma présence, en présence de M. Chevreuil, de M. G. Montorgueil, rédacteur au journal *L'Éclair*, que j'avais invité pour la circonstance, et de neuf autres personnes qui ont toutes signé au procès-verbal d'obtention, *le nœud a été défait*.

J'avais placé 4 ficelles de différentes grosseurs, ayant un nœud avec leurs extrémités scellées, dont le nœud et les cachets avaient été vérifiés par tous les assistants.

Je les avais placées, dis-je, au milieu de la table d'expérience sur laquelle le médium, Mme Cornille, et cinq autres personnes faisaient la chaîne en se tenant les mains.

J'avais numéroté les ficelles 1, 2, 3, 4 en priant l'Esprit de désigner celle qu'il voulait défaire. Il désigna le n° 3, qui était la moins grosse.

Nous avons fait l'obscurité et l'Esprit, sur ma demande, a promis de frapper 4 coups quand le nœud serait défait. Quinze minutes environ plus tard, les 4 coups ont été frappés.

On a fait la lumière.

La ficelle était sans nœud, et c'était le n° 3.

Ont signé le procès-verbal :

MM. Chevreuil, Montorgueil, Couteleau, Poulain, Pager, Cornille.

Mmes Charpentier, Couteleau, Pager, Courau, Cornille, Poulain.

Commandant DARGET.

Déclarations d'un évêque anglais au Matin

AU SUJET DE SA CROYANCE AUX ESPRITS

Mgr Benson, évêque catholique du diocèse de Westminster, à Londres, et actuellement en Amérique, vient de faire les déclarations suivantes au *Matin* (numéro du 16 avril), à propos d'une étude des relations humaines avec l'au-delà à laquelle il s'est livré dans une récente conférence.

« Je ne crois pas, dit-il, aux fantômes, aux expériences charlatanesques ni aux exercices spirites tels que les accepte l'imagination populaire. Je suis convaincu néanmoins que certaines manifestations psychiques nous permettent des relations avec l'âme des morts.

« Il n'existe aucun antagonisme entre la science et la religion ; au contraire, les études psychologiques, de plus en plus approfondies, permettront de comprendre l'harmonie qui règne entre les deux mondes sans porter atteinte au dogme catholique. Notre esprit est une maison à deux étages, qui communiquent par une trappe. L'étage inférieur est occupé par le moi objectif, préoccupé des questions matérielles, le moi du « business » ; le second étage renferme le moi subjectif, qui produit les aspirations artistiques, les rêves, les envolées vers l'idéal.

« Toute la race humaine sent la présence réelle des âmes autour d'elle depuis des siècles, sans pouvoir la déterminer exactement de même que nous connaissons l'électricité, dont nous ignorons cependant les causes. Il est impossible que le monde entier se soit ainsi trompé en tout pays et en tout temps.

« On a enregistré des manifestations des esprits et parlé de maisons hantées. Le phénomène, paré de légendes et de superstitions, a un fond absolu de vérité. Selon moi, la personnalité des morts se dégage des objets par eux touchés, des lieux par eux habités, de l'endroit où se déroula quelque événement de leur existence ; ils ont laissé des traces immatérielles et pourtant perceptibles par la subconscience de certains vivants, vivement impressionnée par la force de cette personnalité persistante.

« De là aussi, au moment de la mort, des phénomènes télépathiques que

personne n'ose plus nier. Pour ma part, j'imagine que le monde des esprits s'agite autour de nous, exerçant sa puissance, la plupart du temps à notre insu, mais que certains de ces esprits, dans des cas dont les conditions exactes nous échappent, apparaissent véritablement. »

L'image sanguinolente de Buenos-Ayres

(Suite et fin)

VII

La fable *Le Feu du Saint-Sépulcre* a-t-elle sa morale?

Oui ! A condition d'entendre ce dernier terme, au sens strict de l'apophtegme ésopique *O muthos deloï oti !*

Hors ce genre de morale, la fable *Le Feu du Saint-Sépulcre* se tient aux antipodes de ce que philosophe et législateur appellent *la morale !*

S'agit-il du patriarche? Certes !

Est-il question du pacha? Même évidence !

Quant à l'Esope de la fable, quant à l'assomptionniste, cher à l'*Écho du Merveilleux*, il fait la leçon au patriarche ! C'est entendu ! Mais sa leçon est d'un risqué !

Sa leçon invective patriarche et pacha, *ratione loci !*

Elle les blâme, parce qu'ils exécutent leurs tours au cirque de Jérusalem.

Cette leçon les vitupère parce que ce cirque a été arrosé du sang des croisés.

L'Esope assomptionniste estimerait la fête plaisante, si l'emplacement en était choisi avec plus de discernement et de tact !

Bref ! Patriarche ! Pacha ! Assomptionniste ! Trois larrons !

Le troisième larron s'arme de l'argument *sang des croisés !*

Cet argument est-il plus honnête que l'argument du patriarche *mes contributions à payer ?* Non ?

Est-il plus moral que l'argument du pacha *douze mille piastres valent bien une messe* ? Non ! Non !

Les trois arguments méritent d'être fourrés dans le même sac ! Le sac de Scapin !

Le rôle inconvenant des trois larrons dans la farce, jouée au Cirque de Jérusalem, est-il tout dans cette farce ? Non ! Heureusement !

L'on peut y découvrir quelque chose de plus précieux !

De cette cérémonie, trois fois séculaire, découlent plusieurs corollaires.

Leur lumière domine l'ignominie des trois larrons !

Voici quelques-uns de ces corollaires !

1. « Un faux miracle en vaut un vrai ! Ceci, bien entendu, pour la partie qui correspond à l'enthousiasme du croyant, à la propagande du fanatique !

2. « L'enthousiasme du croyant à l'égard du faux miracle se manifeste par des actes de martyre ou de pénitence, identiques aux héroïsmes que l'assomptionniste célèbre sur la harpe et l'ophicléide, quand il s'agit de sa propre boutique ; quand la scène est abritée par le *Dôme* de Naples, ou quand elle se déroule sur les bords du gave de Lourdes.

3. « Le fanatisme, qui pousse le croyant à la détérioration de sa guenille, est alors aussi périlleux pour l'incroyant, qu'en l'honneur d'un vrai miracle !

4. « C'est ici le cas de remémorer la formule *Qui peut le plus, peut le moins !* Aussi, gare à l'incroyant au faux miracle ! A-t-il le courage de son scepticisme ? Alors l'autodafé le guette ! Il s'agit pour l'incroyant d'être un *dur à cuire !*

5. « Le croyant sanctifie son corps par la morsure du *feu sacré du Saint-Sépulcre !* C'est entendu ! Il purifie, en vertu du même dogme, l'âme et le corps de l'incroyant par une morsure identique ! Il rend service à l'incroyant en le brûlant vif ! Il se recommande à sa gratitude par un bienfait éminent ! C'est la pure doctrine du profiteur de miracle !

6. « La folie religieuse vaut alors le délire du *Dôme* de Naples ou du gave de Lourdes ! Les deux folies font la paire !

7. « L'identité du fanatisme de Jérusalem avec l'ardeur de Lourdes et avec le délire de Naples, chers à tout cœur assomptionniste, est évidente. Cette identité est de nature à modérer l'enthousiasme du sage pour le miracle en général ! Miracle faux, ou miracle vrai ; la réserve du philosophe doit être pareille !

8. « Cet enthousiasme, ou défaut de réserve, constitue, en effet, la base de l'argument classique ! « Oses-tu douter en présence de la foi unanime de millions de croyants ? Impie que tu es ! N'entends-tu pas les hurlements de myriades de fidèles ? Sacrilège ! Oses-tu réserver ton opinion, en face de milliers de martyrs ? Ils proclament leur foi en meurtrissant leur corps par la morsure du feu ! Ta réserve est un outrage à cette foule, qui acclame la divinité ! Hérétique ! Le cri de cette foule, son élan, n'est-il pas le plus évident des miracles ? L'héroïsme de cette foule, son martyre, voilà la pierre de touche de la vérité ! Sus au mécréant ! Mort à l'impie ! »

9. « Bref ce que révèle la fable *Le Feu du Saint-Sépulcre* c'est l'illusion de l'argument séculaire, tiré du martyre des foules, en présence de la manifestation miraculeuse ! C'est la convenance du sang-froid ! C'est le péril de l'ivresse religieuse ! C'est le mensonge de cette ivresse !

10. « La fable *Le Feu du Saint-Sépulcre* révèle que la tradition séculaire n'ajoute pas un fétu à la créance méritée par le miracle. L'explication de la

supercherie tracée en 1644 par le récollet Surius, d'après l'illustrissime évêque de Stagno, empêche-t-elle la foi du croyant de 1909 d'être moins robuste que celle de 1644 ? Non !

11. « Dans les dix précédents corollaires, la version assomptionniste *supercherie* est admise. Il convient cependant de prévenir une objection ! « Les Grecs orthodoxes ont bon dos ! Mais leur contradicteur ? Quel crédit mérite-t-il ? L'illustrissime évêque de Stagno ? Ah ! Oui ! Un joli merle ! Le récollet Surius ? Encore un coco à mettre en niche ! Les assomptionnistes ? Des roublards, bien qualifiés pour une adaptation de la pantomime. *L'Ours et le Pacha !* »

Le loisir d'examiner l'objection et la place pour y répondre font ici défaut !

Et cependant, à n'entendre que la crécelle assomptionniste, même précédée de la clochette du récollet Surius et de la cymbale de l'illustrissime évêque de Stagno, n'y a-t-il pas risque d'injustice à l'égard des grecs orthodoxes ?

Ce qui dispense d'examiner *hic et nunc* la valeur de l'objection, c'est le truisme ! « Le miracle du Saint-Sépulcre serait-il dénué de toute supercherie ? La conclusion ne change point ! »

Admettons la sincérité du feu du Saint-Sépulcre ! Le sens à donner à ce phénomène singulier est-il celui que lui attribuent les croyants ? Non !

Le feu du Saint Sépulcre est aussi sincère que la sueur sanguinolente de Buenos-Ayres ? Eh bien ! Il ne mérite ni enthousiasme, ni admiration hurlés !

Le sage doit, en effet, poser une question préjudicielle :

« L'allumage anormal d'une torche est-il équivalent à l'impératif : « Pousse des hurlements ! Brûle tes bras ! Rôtis tes jambes ! Flambe ton thorax ! » ?

Il convient d'y répondre !

« Pas le moins du monde ! L'équivalence de l'allumage merveilleux avec cet impératif est une pétition de principe ! Cette équivalence n'est pas démontrée ! Proclamer cette évidence, c'est escamoter une démonstration ! C'est de l'escamotage ! C'est de la prestidigitation ! »

L'allumage anormal de la torche signifie « Brûle tes bras ! Flambe ton thorax ! » en vertu d'une interprétation, mille fois plus anormale que l'allumage !

Jamais le langage des torches n'a comporté pareille traduction !

Pour pareille traduction du langage des torches, il faut un interprète spécial. Il faut un expert, qui touche douze mille piastres pour la peine !

Mais alors que vaut sa traduction ?

Parbleu ! Elle vaut douze mille piastres ! Mais, au critérium du sage, vaut-elle deux liards ? Non !

Voilà pourquoi, selon le sage, même admettant la loyauté du feu du Saint-

Sépulcre, le miracle ne mérite pas le délire décrit par l'assomptionniste.

Ce délire est un intrus! Il est un parasite! Il est un fléau!

A la vérité, on réplique à cette prudente opinion!

« Et les guérisons miraculeuses? Le paralytique prend le pas gymnastique! Le condamné de la médecine officielle est guéri! Le mort ressuscite! Des bienfaits infinis sont prodigués à mille incurables! Laissez la foi aux misérables! C'est leur seul bien! Ne les en dépouillez pas! Il est plus sacré que tout! »

L'objection est-elle juste? Quelle bouche l'inspire?

Précisément la bouche qui approuve la lapidation de l'impie, qui sourit à son autodafé, qui se félicite de son supplice!

C'est la bouche, dont la main tire profit de la foi des foules!

Cette bouche s'arrondit en cœur, pour accompagner le geste de sa main remettant au pacha la cagnotte de la douzaine de mille piastres!

Le feu du Saint-Sépulcre est-il loyal? Il est non moins loyal de constater: « Le patriarche prélève sur l'enthousiasme plusieurs douzaines de mille piastres. »

La réalité de ces douzaines est aussi palpable que la béquille de l'estropié, aussi sonnante que la course du paralytique, aussi trébuchante que la résurrection du mort!

Ces douzaines gâtent tout! Elles sont le ver rongeur du miracle! Elles en sont la négation!

Ces piastres rendent suspecte l'interprétation du langage des torches, familière au patriarche!

Est-il raisonnable de se rallier à une interprétation, mine d'or pour son auteur?

C'est aller à l'encontre de l'axiome: « Je crois le témoin qui offre sa vie! »

Il faut en avoir une couche, pour formuler l'aphorisme: « Je crois l'interprétateur, qui s'en fait des rentes! »

La recette réalisée par l'impresario du *Feu du Saint-Sépulcre* rend le miracle absurde!

Deviner le doigt de la divinité dans un allumage qui se manifeste par la perception de plusieurs douzaines de mille piastres? Quelle folie! Le doigt d'un directeur de cirque? Oui!

Mais divinité et directeur de cirque font deux!

Confondre l'un avec l'autre, c'est le comble de l'illusion!

Et pourtant, c'est la confusion du croyant, qui se brûle les bras, se rôtit les guibolles et se flambe le thorax.

Cette confusion du doigt de la divinité avec celui d'un directeur de cirque résume la question.

Cette illusion, c'est la torche du Saint-Sépulcre! Cette confusion, c'est la sueur sanglante de Buenos-Ayres!

Le délire du croyant n'est point la preuve de justesse de sa foi.

Il est sage de ne pas mettre la charrue avant les bœufs! Avant d'adorer, il est juste de savoir pourquoi!

Le bénéficiaire de l'adoration? C'est le patriarche de Jérusalem, et, en général, les patriarches de divers poils.

Le profiteur, c'est aussi le pacha; et, plus exactement, les pachas de toute plume et de tout poil.

Il faut enfin mentionner pour mémoire l'éclopé et le paralytique.

Sans eux, pas de fête complète! Leur cortège corse la recette!

Mais en vérité, n'est-ce pas pitié?

Oui! C'est pitié que la fable *Le feu du Saint-Sépulcre!*

Et cela, que la fable soit jouée à Jérusalem, à Naples, à Lourdes, à Buenos-Ayres!

On y constate le même enthousiasme, enclin à la banale duperie!

En particulier, à propos de l'exsudation sanguinolente de Buenos-Ayres, j'ai formulé, à la page 306 de la livraison de mai 1911 de *La Revue Spirite*, l'opinion!

1. « Le liquide rouge de l'exsudation ne dit pas en termes exprès aux curieux qui se rassemblent pour assister à son écoulement :

2. « Votre enthousiasme me divertit! Je vais vous en faire voir de toutes les couleurs! »

3. « Mais il s'exprime à la façon d'un muet qui serait animé de pareille intention! »

La force anonyme, qui opère sur l'image de Buenos-Ayres, présente un caractère négatif! Elle est muette!

Même observation pour la cause qui agit à Naples, sur le sang de saint Janvier et pour la force qui s'exerce au Saint-Sépulcre, sur la torche du patriarche!

Pourquoi la force anonyme de Buenos-Ayres est-elle muette?

Pourquoi est-elle d'apparence supérieure à l'homme par son pouvoir de fabriquer un liquide rouge, qui tantôt a la réalité du sang et qui tantôt n'a pas cette réalité?

Pourquoi paraît-elle simultanément inférieure à l'homme en ce qu'elle semble muette?

Son mutisme est-il calculé? Est-ce, au contraire, une loi de nature?

Ce mutisme est-il passager? Est-il, au contraire, absolu?

Ces desiderata sont à la fois graves et enfantins!

Graves? Ils dépendent d'une étude de primordiale importance sur un sujet transcendant.

En fantins? On dirait les propos de Baby! On introduit Baby dans un musée! Toutest nouveau pour Baby! Les propos de Baby sont loin d'être adéquats à leur objet.

Aussi graves et non moins enfantines, mille questions se pressèrent, en 1896, sur les lèvres des augures, qui disent la bonne aventure au peuple parisien.

Une voix s'élevait dans la rue Paradis! La voix d'une prophétesse!

Les augures de 1896? Combien sont encore en mesure d'orthographier les sept lettres, dont la succession constitue le nom de l'émule contemporaine de Jérémie?

Pauvres augures! Ils n'ont même pas la ressource du *Dictionnaire de Larousse* pour réparer le défaut de leur mémoire!

Larousse est muet sur la prophétesse! Hélas! Où sont les neiges d'antan?

Tel est le trait de l'éphémère et prodigieuse popularité qui auréola la prophétesse!

Cette constatation implique-t-elle dédain ou moquerie? Oh que nenni! Du reste le dédain, si quelque amant de la *faiseuse de gloire* en exprime à cette occasion, n'atteint pas la prophétesse!

La moquerie veut-elle se mettre de la partie? C'est aux augures; c'est à l'auditoire crédule qui fait leur gloire; que la moquerie doit jeter son dard

La prophétesse ne mérite rien de pareil.

Comme la torche du Saint-Sépulcre, comme l'image de Buenos-Ayres, elle est le jouet d'une force, experte à déchaîner enthousiasme et illusion.

Illusion! C'est le dernier mot en ces matières. Aussi a-t-on le droit d'écrire de l'image sanguinolente de Buenos-Ayres: « Elle constitue le plus nouveau et le plus suggestif des chapitres de l'*histoire de l'illusion* au XX^e^ siècle. »

DON PABLO.

CUEILLETTE DE PENSÉES

Dans le baptême indou le prêtre dit: « Enfant qui pleure en naissant alors que tous se réjouissent autour de toi, je prie pour que tu vives de telle sorte qu'à ton heure dernière, tu te réjouisses et que les autres pleurent autour de toi. »

J. ERIAM.

*
* *

Plus un cœur se prodigue plus il est riche.

M^me^ D'AVANTÉS.

*
* *

La résignation précède l'espérance, comme le crépuscule paraît avant l'aurore.

J. Droz.

*
* *

Tout s'apprend, même la vertu.

Platon.

*
* *

Le bonheur ne nous paraît jamais si grand que quand il nous arrive au milieu de l'adversité.

*
* *

Il n'y a que celui qui mérite un bienfait qui sache le reconnaître.

Baron de Nervo.

*
* *

L'espoir est un rayon lointain qui réchauffe le cœur.

Angèle Massina.

*
* *

L'amitié vraie est un diamant rare.

J. Eriam.

*
* *

Quand le bonheur consent à se fixer quelque part ici-bas, c'est toujours loin des fracas du monde et au sein des affections de famille qu'il s'arrête.

*
* *

Un homme sans cœur est un indigent.

La Harpe.

*
* *

Le Spirite peut se regarder comme un voyageur traversant une vallée de larmes, avant d'arriver au seuil radieux de sa véritable patrie.

*
* *

L'homme s'agite et Dieu le mène.

J. Eriam.

*
* *

Le courage moral est l'attribut de la femme, surtout quand elle le puise dans sa confiance en Dieu.

*
* *

Dans la charité, il ne peut y avoir d'excès.

Bacon.

La prodigalité jette moins de riches dans la misère, qu'elle n'y maintient de pauvres.

CH. GUINOT.

(*A suivre.*)

CONFÉRENCES

Deux conférences seront faites le 19 et le 23 mai par le commandant Darget, sous la présidence du colonel de Rochas, au grand Amphithéâtre du Palais Saint-Pierre à Lyon, la première sur la photographie du fluide vital des corps vivants, de la pensée, des sentiments, des maladies, la coloration des fluides sur les clichés; et enfin sur la radio-activité humaine ou rayon V dont le commandant Darget a présenté cinq mémoires à l'Académie des sciences.

La deuxième conférence aura trait au Fantôme des vivants, au corps fluidique des Esprits et à la photographie spirite en général.

Une conférence sera faite le dimanche 12 mai 1912, à 2 h. 1/2 précises, par M. DUBOIS DE MONTREYNAUD, sur la Préexistence et la Survie, à la Société Française d'Études Psychiques, 57, rue du faubourg Saint-Martin.

NÉCROLOGIE

Nous recevons la lettre suivante, que nous nous empressons d'insérer d'autant plus que toutes nos sympathies allaient vers M. Loraud. Nous prions sa famille d'accepter nos bien sincères condoléances.

Monsieur P. Leymarie,

Cher Monsieur,

J'ai le devoir de vous dire que le doyen des Spirites de notre Région, M. Jean Loraud Père, vient de mourir, dans sa 83e année. Depuis cinquante ans, notre Frère Loraud a résisté à toutes les luttes, fait face à toutes les attaques, sans que sa foi profonde s'en soit trouvée diminuée. Il est parti avec toutes ses idées, plus fermes peut-être que jamais, à la suite d'une agonie très douce et sans souffrance.

M. Loraud connaissait M. votre Père. Il avait eu l'honneur de le recevoir chez lui lors du voyage de M. Leymarie en Charente.

En outre, M. Loraud était un de vos fidèles abonnés.

Je vous remets inclus copie du discours prononcé sur sa tombe par un spirite d'ici. Je vous prie de l'insérer dans la *Revue;* l'homme qui est parti méritait cet honneur.

Avec mes remerciements pour la cause, je vous prie d'agréer, cher monsieur, mes salutations fraternelles.

E. ROCHARD.

Mesdames, Messieurs,

Je ne laisserai pas disparaître cette figure que nous avons connue et estimée, sans lui adresser, au nom de tous, avec l'hommage que nous devons à sa mémoire, non pas un adieu, mais un au revoir !

Au moment où le néantisme aux principes dissolvants cherche à se substituer à l'idée divine; au moment où matérialistes et négateurs de tous systèmes associés, ligués contre toute croyance religieuse cherchent vainement leur voie dans la seule matière, il me paraît nécessaire de venir, dans une circonstance comme celle-ci, affirmer, tout à la fois, l'existence de Dieu et la transformation de l'être.

En effet, le corps n'est qu'une apparence; la réalité, c'est ce qui se cache sous ce corps; c'est cet être invisible pour nos sens imparfaits; lui seul est le vrai; une erreur commune est de prendre l'être extérieur pour l'être réel.

Ce que nous appelons la mort n'est ni un but, ni une arrivée. C'est un passage, c'est une métamorphose, c'est une transformation; c'est l'effacement, ou mieux encore, l'évanouissement d'une apparence. Par elle, la matière qui compose notre corps se désagrège, se consume, se volatilise, laissant la liberté à cet être impondérable qui vit en nous et que l'on appelle Ame ou Esprit. L'âme se détache du corps avec la même joie que nous éprouvons à nous séparer d'un vêtement usé; l'âme est un papillon, le corps en est la chrysalide !

Ne croyez pas, Frères, que lorsque la vie s'est retirée de la matière tout soit terminé. Ne croyez pas que cet arrêt de l'organisme qui effraie le matérialiste comme le sceptique, — parce qu'il ouvre la porte du mystère — marque le terme de tout ce qui fut. Non. Cet Invisible qui est en nous survivra au corps comme il lui a préexisté !

Tout se modifie, tout se transforme, tout progresse. L'âme partie d'une origine qui se perd dans la nuit profonde du passé, doit franchir par des existences successives la distance incommensurable qui la sépare du Grand Tout ! Pour lui aider dans chaque existence, Dieu lui donne le corps grâce

auquel elle pourra, par le travail, par la lutte, par la souffrance, contribuer, tout à la fois, à son propre avancement intellectuel et moral et à cet équilibre merveilleux de l'Univers, car dans les lois immuables de Dieu, — lois trop méconnues, trop ignorées, — il en est une qui veut que ce soit l'infiniment petit qui, par ses évolutions successives, collabore à l'infiniment grand.

Dans la sphère qui lui est accordée, chaque créature porte donc, avec elle, le lot de travail et d'épreuves qui constitueront sa mission. Le libre arbitre que Dieu lui a donné deviendra son précieux auxiliaire, si elle sait en user et sa conscience sera le juge intègre qui la conseillera.

Il s'ensuit donc que l'existence telle que nous la constatons, telle que nous vivons, est une suite d'épreuves et de douleurs qui auront d'autant plus servi à l'âme incarnée pour son avancement, que sa résignation, sa patience à les supporter auront été plus grandes.

C'est pourquoi, lorsque disparaissent d'entre nous les êtres que nous avons chéris, que nous avons aimés, ne nous laissons pas abîmer par la douleur. Tournons nos regards vers Dieu, prions-le avec ferveur et remercions-le, pour étrange que cela paraisse, d'avoir mis un terme aux souffrances de l'être aimé, tout en nous donnant l'épreuve de la séparation matérielle.

Je dis matérielle, car la créature chère qui nous est ravie ne l'est qu'à nos yeux. Débarrassée des entraves étroites du corps, elle pourra, plus que jamais, se communiquer à nous, nous guider, nous influencer, nous diriger, nous conseiller ! Elle suivra nos efforts, apaisera notre douleur, sèchera nos larmes, nous réconfortera dans les moments de faiblesse, nous consolera dans les heures de désespérance. Elle unira ses prières aux nôtres jusqu'au jour où il plaira à Dieu de nous réunir dans ce Monde merveilleux de l'Au-Delà.

Ami, qui êtes toujours resté fidèle à vos croyances, à votre foi, reposez-en paix !

STELLA.

REVUES ET JOURNAUX ÉTRANGERS

Les Rêves

Nous prenons dans l'*Occult Review* des notes qui certainement intéresseront nos lecteurs, il s'agit des rêves; ainsi que le dit la Revue anglaise, le mystère qui entoure le rêve, rend ce sujet complexe, il est presque toujours l'effet d'une influence fascinatrice, les faits résident entièrement dans la partie du rêve, qui en détient absolument le phénomène. C'est là l'écheveau qui permet de sonder de profonds problèmes de recherches psychiques, ajouté à la reconstitution d'une attrayante étude occulte.

Jusqu'alors ces recherches n'ont pas donné de productifs ni d'encourageants résultats, le plus loin que peut se porter l'analyse, elle est sans résultat, vu le flottant de l'esprit dépouillé de son moi, qui le gouverne et le dirige.

D'autres fois le phénomène peut être attribué à l'effet des diversités de nourriture ou de boisson pesant sur l'organisme et agissant par leur action reflexe sur l'intelligence.

Ces explications sont loin de satisfaire notre besoin de savoir, c'est ce qu'a pensé une personne qui a pris le soin d'examiner soigneusement ce sujet. Aux arguments qui ont été faits disant que chaque individu rêve chaque nuit et que maints rêves peuvent être le résultat d'un certain nombre de coïncidences qui suffisent à expliquer l'occurrence d'un rêve anormal, phénomène qui à première vue semble très plausible, mais qui sous une plus profonde étude fait évanouir cet argument.

Le premier argument à donner c'est que le rêve s'effectue toujours dans l'état de sommeil, c'est que probablement il doit en être ainsi, bien qu'il ne nous ait pas été possible jusqu'à ce jour d'obtenir de preuves convaincantes sur ce sujet, il ne nous est pas davantage possible de connaître un moyen universel d'aider à en retenir la vision.

Nous en déduisons que nous sommes au moins forcés d'admettre qu'une personne normale dans des conditions normales ne se souvient de ses rêves qu'en de bien rares occasions.

Les rêves se déroulant le plus souvent dans le repos de nuits de sommeil bien souvent au réveil il ne nous reste qu'une vague impression de souvenirs voilés, dont le fond des visions entrevues a fui en quelques minutes, depuis que nous avons repris l'empire de notre moi.

Ceci est le cas de maints rêves qui nous ont troublé par leur apparence réelle, et parfois aussi une curieuse confirmation en a été trouvée comme preuve puissante, par un incident soudain survenu dans le cours du jour, qui vient nous remettre en mémoire le phénomène de la nuit passée ; le souvenir de choses oubliées brusquement reparaissent.

Les rêves qui font grande impression sur l'esprit sont rares et éloignés les uns des autres ; ces rêves seuls peuvent être pris comme sujet de déduction.

L'on peut donner comme argument précis que ces rêves sont suffisamment nombreux pour contre-balancer les rêves insignifiants, et il est singulier que certains de ces rêves sont surtout dignes d'intérêt par tous les points remarquables et la précision des détails qui se rapportent à l'incident.

Néanmoins nous ne pourrions vraisemblablement déduire que les rêves prémonitoires qui laissent sur l'esprit du rêveur la conviction d'une impression réelle, que tel ou tel fait particulier se produira dans la journée qui

correspondra avec ce qui occupe une place prépondérante dans la vision du rêve actuel.

Les rêves nous permettent de communiquer d'une façon anormale avec l'au-delà et nous acquiérons par ce fait une source d'informations qui peuvent être facilement divisées sous un certain point de vue en deux classes : vision télépathique ou vision prophétique, les premiers sont plus fréquents que les derniers. L'on peut encore subdiviser le phénomène des rêves anormaux en rêves symboliques ou non symboliques.

A ce sujet la direction de l'*Occult Review* se propose plus tard de donner des notes concernant le symbolisme dans le phénomène du rêve, dans cette parenté que peut avoir l'allégorie se déroulant comme un fil d'or à travers toute la philosophie de l'occultisme. Nous en informerons nos lecteurs qui eux aussi pourront suivre le cours de ces études captivantes.

Voici dans la série des rêves se rattachant à la télépathie un certain rêve qui peut être connu de bien des lecteurs, il s'est effectué au moment de la célébration du couronnement du tsar de Russie et coïncide avec l'émeute qui eut lieu au même moment à Moscou.

La tsarine de Russie raconte qu'elle se reposait un après-midi pendant ces jours d'allégresse lorsqu'elle s'endormit profondément, elle fut réveillée un peu plus tard par une de ses dames, celle-ci était saisie d'entendre Sa Majesté se plaindre et gémir dans son sommeil.

L'impératrice expliqua qu'elle avait été troublée par un rêve, dans lequel un vieux moujik couvert de sang lui était apparu s'écriant : « J'ai fait la route de Sibérie pour voir les fêtes données en votre honneur, et maintenant vos cosaques m'ont tué ! »

Ce rêve avait laissé dans l'esprit de la tsarine une impression si saisissante qu'elle fit prendre immédiatement des informations. Le tsar rit de ses appréhensions, mais afin d'apaiser son esprit, il téléphona au ministre de l'Intérieur, qui lui rapporta qu'une terrible émeute avait eu lieu à Moscou, deux cents vies avaient été sacrifiées, la tuerie ayant été grossie par l'arrivée des cosaques qui durent, pour rétablir l'ordre, charger la multitude et se servir de leurs fouets ainsi que de leurs épées contre les moujiks.

Voici un autre rêve qui n'est pas moins remarquable par son caractère de télépathie.

A. Birmingham un jeune homme nommé Evans raconte qu'il a fait un rêve pendant qu'il sommeillait dans un fauteuil. Il rêva qu'il était dans un chemin de campagne, lorsque soudain une automobile tourna audacieusement le coin de ce chemin et descendit la pente qu'il formait avec une rapidité foudroyante, enfin s'arrêta brusquement au bas du chemin.

Un piéton remontait le chemin en sens inverse mais l'auto fringant fondit sur la personne et passa outre.

M. Evans s'éveilla et, impressionné, raconta son rêve à sa femme, qui était assise et lisait dans la même pièce. « Oh ! regarde, s'exclama-t-elle, n'est-ce pas surprenant, justement je lisais une partie de mon roman où il est question d'une automobile qui a tué un enfant. »

Un correspondant de l'*Occult Review* écrit de Kentish-Tourn et signe H. H. S. ce qui suit :

J'avais trente-trois ans, il y a sept ans environ une nuit, je fus singulièrement impressionné par un rêve que je fis. Je dormais dans une chambre à côté de celle de ma mère et mon lit était contre la partie du mur qui les joignait toutes deux.

Il était cinq heures moins le quart lorsque je m'éveillais un peu effrayé et je sentis, ou, rêvant encore, je crus sentir une chemise de femme passer sur mon visage, comme si quelqu'un passait pour aller au delà du mur. Je pris ma montre et regardais l'heure.

Le matin suivant au déjeûner ma mère me dit : « Je crois que Mme M... est décédée la nuit dernière car elle est venue me dire adieu ; il était quatre heures un quart. »

Quelques heures après, nous avions la certitude que cette personne était effectivement décédée cette même nuit.

Il est de toute évidence que ces rêves donnent des preuves grandement accentuées de télépathie et que plusieurs personnes peuvent les avoir en même temps.

Pour la traduction B. J.

(*A suivre.*)

LIVRES NOUVEAUX

Le Renouveau (Messein, 19, Quai Saint-Michel ; dépositaire Leymarie 42, rue Saint-Jacques ; Beaudelot, 36, rue du Bac, principaux dépositaires) est le titre commun d'une série de conférences faites par Mme de Bézobrazow, l'auteur justement apprécié des *Batailles de l'Idée*, de *L'Idée et l'Amour*, *Des Femmes et la Vie*, *Des Poèmes mystiques*, etc., etc. ; c'est l'essor vif et soutenu d'une nouvelle doctrine religieuse, expliquant le christianisme ésotérique et dont la *femme consciente, éducatrice* à tous les degrés doit assurer le libre et plein épanouissement. Mme de Bézobrazow donne dans son « Introduction sur la méthode du Féminisme spiritualiste » (œuvre de propagande fondée par Mme de Bézobrazow en 1896) tous les témoignages de l'excellence de sa pensée s'appuyant sur cette citation du *Zohar*.

« Toute forme dans laquelle on ne trouve pas le principe masculin et le principe féminin n'est pas une forme supérieure et complète. »

L'éminent écrivain a pensé qu'elle se devait à elle-même de ne rien cacher de ce qu'elle pense « sur la conciliation de l'enseignement laïque et de l'enseignement religieux pour la femme éducatrice à tous les degrés » (conférence faite au Congrès spirite universel de Bruxelles) pour la Renaissance spiritualiste qui est la Mission de la Femme au xx^e^ siècle ! et donnant d'une façon lumineuse et lyrique, une interprétation de cette pensée, dans « les grandes initiations féminines et leur symbolisme » (conférence faite à Paris dans la grande salle des Sociétés Savantes) M^me^ de Bézobrazow s'écrie : « C'est la femme qui vaincra le Mal par la lumière de la Foi... pareille à la colombe de l'arche rapportant au monde, au soleil, à la vie, le rameau ineffable et suprême de l'alliance sacrée du Ciel et de la Terre. » Quant aux poésies qui terminent ce volume, elle sont des perspectives admirables du Beau, avec au centre le Grand Soleil de l'Inspiration dardant les rayons de la Foi (Cieux innombrables).

Cette série nouvelle d'un auteur connu, est donc une revue des idées s'offrant à tout esprit épris de vérité, de grandeur, de visions émouvantes qui, voulant servir ces idées modernes, cherchent à savoir ce qu'il y a d'universel dans la base même de leur édifice.

JULIEN HERSANT,
Président du Congrès de l'Humanité.

Æsculape, grande revue mensuelle illustrée, latéro-médicale, le numéro : 1 franc. Abonnement : 20 francs avec prime de remboursement (Etranger: 25 fr.) ou 12 francs sans prime (Etranger: 15 fr.) A. Rouzaud, éditeur, 41, rue des Ecoles, Paris.

Sommaire du numéro de mars 1912. — La Médecine populaire en Syrie et Palestine (7 illustr.), par le D^r^ Arab (de Beyrouth). — La saignée au couteau de poche ; les cautérisations au creux épigastrique (mâleh) ; le traitement des œdèmes par la fumée de bouse de vache sèche en ignition ; un personnage pittoresque, le moujaberre ou redresseur d'entorses, luxations, fractures.

Le réalisme pathologique dans nos églises gothiques (11 illustr.), par le D^r^ Félix Regnault, Prof. au Collège des Sciences Sociales. — Formes grimaçantes, types pathologiques scrupuleusement observés ; les monstres de la cathédrale de Bourges ; images naturalistes, licencieuses, bestiales.

Autour d'un portrait de J.-J. Rousseau (4 illustr.), par Louis Guimbaud. — Appel au sens physiognomonique de nos lecteurs. Le portrait de Wright : Rousseau en une attitude de prostration physique et morale ; l'oreille.

Nicolas Flamel, alchimiste (7 illus.), par L. Desormonts. — Un fort habile homme ; dame Pernelle ; comment Flamel trouva de l'or dans son creuset

d'alchimiste ; le charnier du Cimetière des Innocents et son squelette ; le livre cabalistique du juif.

Les Etudiantes (3 illustr.). — Mme Mulon, présidente de l'Association des Etudiantes, nous dit les aspirations et l'état d'âme des jeunes femmes qui se pressent à l'heure actuelle sur les bancs des grandes écoles du Quartier-Latin.

Lamarck et le Muséum d'Histoire naturelle (9 illustr.). — Lamarck adolescent combat en Allemagne parmi les Grenadiers ; Lamarck au Jardin des Plantes ; ses études en botanique, en zoologie ; un cerveau universel, le transformisme ; la cécité, la misère des vieux jours, ses restes jetés à la fosse commune. La postérité le venge.

Comment nos pères expliquaient la formation des envies et des monstres (4 illustr.). — La chenille sur le cou de la jeune fille.

L'art Médical en Chine (6 illustr.), par le Prof. J. Régnault. — La Chine était savante et polie quand la barbarie couvrait encore le monde ; anatomie, pathologie, opothérapie, etc. Il y a beaucoup à glaner dans la pratique médicale chinoise.

Supplément. — (18 illustr.). — Le sommeil de la veuve. — Les anges. — Jean Orth est-il mort ? — Marat électro-thérapeute. — Synésius de Cyrène. — La fusion des races algériennes. — Minerais radio-actifs. — Le végétarisme et le Dr Gley. — Immoralité de l'art moderne. — Les idées modernes sur la constitution de la matière.

COMMUNIQUÉ

« Nous informons les lecteurs de la *Revue* que PHARASIUS, philosophe « Allan-Kardéciste, reçoit 14, 16 Boulevard Barbès, Paris XVIIIe arrondis« sement, tous les *Mercredi* de 4 heures à 7 heures et *Dimanche matin* de « 10 heures à midi, les personnes s'intéressant à la « Philosophie des Esprits».

Pensée du mois (du 15 mai au 14 juin).

Il nous semble que tout malheur doit cacher une faute. C'est possible, mais ce n'est pas à nous de juger la faute, et c'est à nous de soulager le malheur.

Nous recherchons d'ordinaire les heureux pour qu'ils nous donnent la moitié de leur bonheur ; mais si nous voulons faire du bien, cherchons les malheureux pour leur donner la moitié du nôtre. (A. Saltzmann.)

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN